

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

LE ROI DE FRANCE

DU BLANC-MOUTON.

Sixième article.

Philippe de Valois avait rassemblé ses troupes à Saint-Quentin et y attendait de pied ferme Edward, qui s'approchait, bannières déployées, avec le dessein de livrer une bataille rangée. Les hauts barons d'Angleterre avaient conseillé à leur jeune souverain de ne point suivre le système fatigant et monotone des sièges et des combats partiels, mais de tenter la fortune dans une seule affaire où Philippe de Valois commanderait en personne. Les deux armées s'étaient avancées, chacune de son côté, sans que la guerre eût été officiellement déclarée selon la coutume du temps. Il est vrai que de part et d'autre il y avait

eu quelques hostilités préventives sur différents points : ainsi le chevalier anglais, Philippe de Mauny, s'était emparé du château de Thin-l'Evêque ; usant de représailles, le comte d'Eu, assisté des comtes de Foix et d'Armagnac, était entré de vive force dans les citadelles de Bourg et de Blaye. Le roi d'Angleterre avait lui-même donné l'exemple de cette agression dénuée de toute forme diplomatique et de tout caractère de courtoisie ; avant d'aborder la côte flamande il avait pris l'île de Chagant, où le comte Louis avait mis une garnison de trois mille hommes sous le commandement de son cousin, Guy de Flandre.

Lorsque les deux souverains se trouvèrent à deux lieues l'un de l'autre, Edward remplit alors la condition prescrite par l'usage de la diplomatie chevaleresque ; il envoya un héraut porter son défi à Philippe de Valois. Le roi de France l'accepta, et après avoir magnifiquement traité l'envoyé d'Angleterre, il fut convenu que les partis resteraient en présence jusqu'au vendredi suivant. Au jour indiqué, à peine l'aube eut-elle marqué à l'horizon, le champ de bataille fut pris et tracé entre Vironfosse et Flamenguerie. Les troupes de France et d'Angleterre se déployèrent sur deux grandes lignes ; ces dernières étaient commandées par les comtes de Berwick, de



Mons, d'Arundel, par les ducs de Brabant, de Gueldres, par le marquis de Juilliers, le sire de Fauquemont et par le brasseur Jacques d'Artevelle à la tête des communes de Flandre : cet homme, d'une hardiesse et d'une force de corps extraordinaires, s'était emparé du pouvoir suprême, sous prétexte que le comte Louis, son souverain naturel, traitait les Flamands voisins de l'Allemagne, avec plus de rigueur que les Flamands du côté de France. Le roi d'Angleterre se l'était attaché en le traitant avec la plus haute distinction et surtout en lui faisant compter plusieurs milliers de florins. En échange de cette libéralité, Artevelle avait soulevé les populations industrielles de Gand, Bruges, Ypres, et de plusieurs autres villes ; il marchait sous la bannière d'Edward à l'égal des premiers lords.

Les Français étaient beaucoup plus forts en cavalerie que les Anglais, mais leur infanterie se trouvait moins nombreuse. Ils étaient commandés par les rois de France, de Bohême, de Navarre et d'Écosse, ayant sous leurs ordres les ducs de Normandie, de Berri, de Bourbon, de Bretagne, de Lorraine et d'Athènes, lesquels marchaient à la tête de trente-six comtes et de plus de quatre mille chevaliers.

Déjà les clairons et les cornemuses sonnaient l'assemblée des bannières dans les deux camps ; déjà les deux rois avaient revêtu leurs armures d'acier poli et se disposaient à monter à cheval, lorsque plusieurs membres influents du grand conseil, gagnés par les largesses d'Edward, firent un dernier effort auprès de Philippe de Valois pour l'engager à ne pas attaquer les Anglais. La veille, au moment où les chefs groupaient leurs hommes d'armes et les disposaient à une lutte vigoureuse, quelques démarches avaient été tentées pour amener le roi à un accommodement avec Edward. Ces intrigues ayant échoué, on avait attendu le moment décisif afin d'agir par le moyen puissant de la superstition,

On fit répandre le bruit et l'on dit au roi que le grand astrologue Robert, roi de Naples, avait lu dans les étoiles, à l'heure fatidique de minuit, que son cousin Philippe de Valois serait vaincu s'il attaquait les Anglais quand ils auraient leur souverain à leur tête. Philippe de Valois faisait peu de cas de ces sortes d'augures, qu'il traitait de *diableries*, et demandait son cheval de bataille. Mais les hauts barons de France n'étaient plus auprès du roi, et les gens de service qui l'entouraient n'osaient contredire le sentiment des conseillers. Philippe de Valois avait le défaut, dans un prince, d'être trop communicatif et d'adopter, par bonté, les opinions opposées aux siennes. Les amis d'Edward s'accoutumèrent de ce caractère facile en l'amusant par des raisons apparentes, et surent disposer les circonstances de telle manière que la journée se passa en dissertations, sans que le roi eût trouvé le moment de donner l'ordre de combattre.

Edward ne croyant pas à la possibilité d'un arrangement sans coup férir, supposa que Philippe de Valois était instruit du mauvais état des subsistances de l'armée anglaise, et qu'il cherchait à le retenir dans l'espoir d'une affaire décisive, afin de le réduire par le manque de vivres qui se faisait déjà sentir. Dans cette crainte il leva son camp aussitôt que la nuit fut venue et prit le chemin du Brabant. Le roi de France ayant appris cette retraite subite, envoya une forte garnison à Tournai et partit pour Paris.

Jacques d'Artevelle se trouva seul pour tenir la campagne contre les partisans du comte de Flandre. Il eut peur que les deux souverains dont l'antagonisme avait souri à son ambition ne vinssent à se réconcilier par l'entremise du pape, et d'être exposé par ce fait à la colère du roi de France. Il conseilla aux Flamands de députer vers Philippe de Valois pour lui offrir leur alliance contre Edward ; cette proposition fut rejetée. Alors d'Artevelle se



rendit à Bruxelles, où était le roi d'Angleterre, et renouvela avec lui le serment de la ligue flamande.

Cet acte fédéral eut lieu dans la taverne du *Blanc Mouton*, pendant la nuit, à la clarté des torches de résine et au bruit scandaleux d'une orgie. Artevelle et Edward s'étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre, à la même table, avec quelques lords et les fils de Colin Rozequin, Zécher Janssonne, Winoch de Fièrre et Chanut, tous chefs de sédition qui avaient combattu contre la France, à la célèbre journée de Mont-Cassel. Le brasseur discourait tout à la fois sur la situation politique de l'Europe et sur les qualités de la bière et de l'hydromel.

« Cher sire, disait-il au roi d'Angleterre en répandant à flots la cervoise dans les hanaps des buveurs, quand vous serez de retour au palais de Windsor et que vous voudrez donner une fête à la dame de vos pensées, souvenez-vous d'Artevelle le brasseur, il vous servira...

— En ami, dit le roi en l'interrompant.

— Vous riez, monseigneur, repartit Artevelle; mais savez-vous ce que peut un ami tel que moi?

— Soulever la Flandre.

— C'est déjà fait, cher sire; la Flandre est aujourd'hui plus à moi que l'Angleterre n'est à vous. Qu'en pensent mes compagnons d'armes?

— Vive Artevelle! crièrent les Flamands.

— Vive Edward, roi d'Angleterre! repartit lord Salisbury.

— Allons, amis, dit Artevelle en se dressant de son haut et tendant ses deux mains aux chefs qui l'entouraient, voilà qui est bien: à la vie, à la mort!... Entendez-vous?

— Oui! oui! répondit unanimement l'assemblée; et cette fois les personnes qui se trouvaient au fond de la taverne montèrent sur les bancs et sur les tables et se prirent à chanter en chœur un air guerrier.

— Monseigneur, dit Artevelle à Edward,

la Flandre vous invite à combattre la France.

— Demain s'il faut, repartit vivement le roi en élevant la main.

— Enfants! s'écria d'Artevelle en s'adressant aux jeunes hommes qui se pressaient en foule dans le caveau, monseigneur le roi d'Angleterre vous donne rendez-vous à Tournai.

— A Tournai! à Tournai! il faut prendre Tournai! s'écria-t-on de toutes parts.

— Écoutez-moi! dit Artevelle à plusieurs reprises; mais il ne put dominer le bruit.

— Silence! paix! » cria de toute la force de ses poumons le colosse Zécher Janssonne.

Les clameurs cessèrent aussitôt. Tous les regards se portèrent du côté d'Artevelle, qui s'était placé debout sur une table, à côté de celle du roi. « Mes amis, leur dit-il, vous savez bien que la communauté de Flandre s'obligea, au temps de monsieur Philippe le Bel, à payer au pape une amende de deux millions de florins si elle portait les armes contre la France.

— C'est vrai, dit Winoch de Fièrre.

— La Flandre, poursuivit Artevelle, s'engagea par serment sur l'Évangile.

— C'est fâcheux! crièrent plusieurs voix.

— Attendez! attendez! poursuivit Artevelle; toute chose en ce monde a sa fin. Alors se tournant vers Edward, il lui dit; Sire, la Flandre est prête à défendre votre cause, mais il faut avant tout qu'elle soit libre de ses engagements.

— Le pape seul en a le pouvoir, répondit Edward.

— Et le roi de France, repartit vivement Artevelle; puis s'inclinant en ôtant son feutre à larges bords, il ajouta: Roi d'Angleterre, la Flandre vous salue *roi de France*.

Un tonnerre d'applaudissements roula par trois fois dans toute la longueur de la taverne du *Blanc Mouton*,

Edward resta un moment interdit; mais



la vanité lui étant revenue au cœur, il reçut les félicitations des lords de sa suite, et, demandant un grand hanap de vin, *il le fit mettre tout plein de soupes, prit la première et la mangea* en invitant les amis du roi de France à faire comme lui. Tous les Flamands se jetèrent sur le hanap et le vidèrent en un instant.

Un jeune *bachelier* portant la toque et le court mantel d'Espagne s'était approché du roi et se tenait debout en modulant un air sur une *viole* qu'il portait suspendue au cou par un cordon noir. Edward en l'apercevant ne put retenir un cri d'admiration, tant lui parut belle la tête du jouvenceau. Jacques d'Artevelle se prit à rire de l'étonnement du roi et lui dit : « Monseigneur, point ne vous fiez à la douceur de ces beaux yeux bleus coupés à l'andalouse; ils s'enflamment parfois de la colère du lion.

— On dirait un ange de lumière, répondit à voix basse le comte de Salisbury.

— Soit ! répondit Artevelle, mais ce sera *l'ange exterminateur*... Allons, gentil ménestrel, poursuivit le brasseur, chante à sir Edward la dame de tes pensées, ou la liberté de ton pays.

Le bachelier s'inclina profondément devant le roi d'Angleterre et dit :

Salut au roi de France,  
Sir Edward de Windsor !  
Flamands, pour sa défense  
Nous combattrons encor,  
Au son du cor.

Au poing la dague menaçante;  
Plus de repos.

Des aïeux la voix frémissante  
Sort du tombeau;  
Elle vous crie :

« Il faut partir ! »

A sir Edward, à la patrie,  
Jurons tous de vaincre ou mourir !

« Compagnons, dit Artevelle en tirant sa longue épée, ce que firent au même instant les hommes d'armes qui se trouvaient dispersés dans la taverne, répétons

le serment du jeune Max que vous connaissez tous pour un galant et intrépide bachelier. »

Aussitôt de toutes les parties du caveau les torches de résine furent agitées, et d'une voix unanime on redit avec enthousiasme :

Pour sir Edward et la patrie  
Nous jurons de vaincre ou mourir.

Le roi avait fait placer le ménestrel à côté de lui et l'invitait à le suivre en Angleterre, lui promettant fêtes et récompenses somptueuses en son palais de Windsor.

« J'accompagnerais volontiers monseigneur, répondit le bachelier ; mais, sire, ma vie est à mon pays de Flandre et mon cœur ne m'appartient plus. Alors, relevant son manteau noir, il montra au roi une *emprise* d'acier poli qu'il portait en guise de bracelet, et sur laquelle était gravé un cœur entouré d'une couronne d'épines. Edward courba le front devant ce symbole d'honneur et de fidélité, et dit : « A Tournai, beau ménestrel, vous chausserez les éperons d'or. » Max posa un genou en terre et le roi lui donna sa main à baiser.

« Cher sire, lui dit Artevelle en montrant une feuille de parchemin qu'un secrétaire tenait gravement ouverte et des deux mains, voici la quittance en forme, de l'amende imposée à la Flandre; veuillez y apposer votre seing.

— En ma qualité de roi de France, dit Edward.

— Oui, sire. »

Edward se prit à rire et signa en disant au comte de Suffolk : Demain nous aurons un *scel chargé des armes de France au premier quartier*.

Il était alors quatre heures du matin ; le roi se retira avec sa suite et le jeune Max. Sur le soir, quand la vêprée sonnait aux moustiers de la ville, les comtes de Suffolk et de Salisbury rassemblèrent une partie de leur cavalerie, dont ils formèrent l'avant-garde des troupes anglaises ; et



aussitôt que l'infanterie d'Artevelle se fut mise en marche, ils prirent la direction de Tournai.

Cette ville fut investie, au bout de quelques jours, par une armée de cent vingt mille hommes. Artevelle en amena à lui seul plus de quarante mille. Le connétable et les deux maréchaux de France qui défendaient la place soutinrent avec fermeté les attaques impétueuses que leur livrèrent coup sur coup les Anglais et les Flamands. Le jeune Max, à la tête d'une compagnie d'arbalétriers, surprit un poste d'archers et pénétra dans la ville; mais, accablé par le nombre, il fut obligé d'en sortir presque aussitôt. Ce jour-là, le roi d'Angleterre l'arma chevalier. Quelque temps après, l'ennui et les fatigues du siège découragèrent les Flamands; plusieurs bandes formant un corps de sept à huit mille hommes se détachèrent de l'armée, se jetèrent sur Arques et s'y livrèrent au plus honteux pillage. La garnison de Saint-Omer les surprit et les passa au fil de l'épée.

Cette défaite inattendue jeta l'épouvante dans le cœur d'Artevelle et des Anglais; les soldats prirent la fuite et se dispersèrent dans les campagnes. Edward en ressentit un profond dépit, et, voulant se montrer plus fort que sa mauvaise fortune, il envoya un cartel à Philippe de Valois; le roi lui répondit qu'il accepterait le duel en champ clos si la couronne d'Angleterre était mise en jeu avec la couronne de France. Edward, au lieu de souscrire à cette condition, se dirigea sur Tournai et l'investit de nouveau.

Artevelle, embarrassé de la position que les Flamands lui avaient faite en prenant la fuite, et craignant pour sa sûreté personnelle, réclama auprès du roi d'Angleterre la solde des troupes qu'il avait encore sous son commandement; il savait que le trésor du roi était épuisé. Edward lui demanda d'attendre encore quelques jours; Artevelle lui fit répondre négativement, et se retira ensuite avec ses compagnies, ou-

bliant tout à coup l'élection de la taverne du Blanc Mouton et son serment au roi de France et d'Angleterre. Cette défection isola les Anglais et les mit dans l'impossibilité de poursuivre le siège de Tournai avec toute l'activité nécessaire. La garnison faisait bonne contenance, et les troupes françaises s'avançaient à grandes journées. Edward se trouvait dans une position extrêmement difficile: le ciel vint à son aide. Sa belle-mère, Jehanne, veuve du comte de Hainaut, mesurant toute l'étendue du danger qui le menaçait, sortit du couvent de Fontenelle, où elles s'était renfermée, et travailla si efficacement auprès de son frère, Philippe de Valois, et auprès du roi d'Angleterre, qu'elle obtint la suspension des hostilités: on arrêta la trêve pour dix mois, et, par l'intervention du pape, elle fut continuée jusqu'à la Saint-Jean de l'an de grâce 1344.

Vicomte de MARQUESSAC.

---

## Revue Littéraire.

---

*La Russie en 1839*, par le marquis de Custine. 4 vol. in-8°. Chez Amyot, éditeur, rue de la Paix, n° 6.

Troisième et dernier article.

« Voyager en poste sur la route de Pétersbourg à Moscou, dit M. de Custine, c'est se donner pendant des jours entiers la sensation qu'on éprouvait lorsqu'on descendait les montagnes russes à Paris. »

Un attelage de quatre petits chevaux nerveux parcourt avec la rapidité de l'éclair une route droite et large, mais pavée de



cailloux durs et pointus. Le cocher qui les guide avec la grâce et l'habileté communes aux Russes, les entraîne de la voix, les défie à la course ; et chaque relai est parcouru ventre à terre. Le costume de ces cochers, comme celui des paysans russes, se compose d'une chemise, ou jaquette de drap rouge ou bleu, serrée au bas de la taille par une ceinture, et recouvrant le haut du pantalon ; leurs cheveux, séparés au milieu du front et coupés ras par derrière, tombent en longues mèches de chaque côté du visage et sont maintenus au moyen d'un ruban, d'un lacet, toujours disposé avec grâce. La coiffure adoptée dans quelques cantons est une toque aplatie, large du haut, resserrée des bords, et un peu semblable à un champignon ; on y ajoute une plume de paon ; enfin le cafetan, dont la coupe rappelle le costume persan, s'endosse par-dessus la chemise de laine et dessine l'ataille élancée et souvent élégante des paysans russes.

Le costume des paysannes consiste en une petite redingote fendue sur les hanches, de façon à former deux basques par derrière et à découvrir le devant de la jupe ; ainsi vêtues, et quoique leurs traits ne soient pas généralement aussi réguliers que ceux des hommes, elles paraissent gracieuses si elles ne portaient pas des bottes de cuir, sales et grossièrement taillées, chaussure qu'elles semblent avoir empruntée à leurs maris. Dans quelques cantons, les vêtements des femmes annoncent encore moins de coquetterie ; ils se réduisent à un surtout en forme de peignoir, tombant jusqu'à terre, sans marquer la taille, et fermé par-devant au moyen d'une rangée de boutons ; et à un tablier de même longueur, attaché par deux courroies croisées sans grâce derrière les épaules.

Quant à la coiffure des femmes russes, elle ressemble à un shako ouvert d'en haut ou à un diadème élevé qui ferait le tour de la tête. Cette coiffure nationale, à part les ornements, est la même pour la dame de

la cour que pour la paysanne ; mais cette dernière ne la porte que les jours de fête ; le reste de l'année, elle se couvre la tête de mouchoirs d'indienne ou de morceaux de toile en façon de serre-tête.

Cent quatre-vingts lieues séparent Saint-Petersbourg, la capitale actuelle des empereurs de Russie, de Moscou, l'ancienne résidence des grands ducs de Moscovie. Moscou et sa citadelle, le Kremlin, furent le berceau de cet immense empire qui couvre aujourd'hui la neuvième partie des terres du globe. C'est de Moscou que le grand duc, tributaire du khan des Tartares, sortait pour « aller à pied au-devant des » ambassadeurs de cette nation, en leur » présentant un gobeau de lait de jument » (breuvage qui leur est en délices), et si, » en buvant, quelque goutte en tomboit » sur le crin de leurs chevaux, il estoit » tenu de la leicher avec la langue. » Quatre siècles se sont à peine écoulés depuis cette époque, et l'empereur de toutes les Russies est le successeur de ces grands ducs qui humiliaient ainsi leur couronne et leur peuple devant la puissance des Tartares !

Le premier monument qui attire les regards en pénétrant dans Moscou, c'est le Kremlin, immense assemblage d'édifices de tous les genres, de tous les styles, qu'entourent et protègent de massives murailles plus épaisses et plus solides que le rocher sur lequel elles s'élèvent. Le Kremlin avait été primitivement construit en bois, sous Dmitri Donskoi. Ce ne fut qu'en 1485, Iwan III régnant, qu'il fut rebâti en pierres par des architectes italiens. Forteresse et prison, le Kremlin servit de refuge aux terreurs et aux insomnies d'Iwan IV, et de tombe aux victimes de ce tyran cruel et ombrageux dont la férocité laisse bien loin derrière lui les Tibère, les Caligula, les Néron, les Louis XI... Aujourd'hui, le Kremlin est un musée national ; les drapeaux conquis sur les champs de bataille flottent au-dessus des couronnes des royaumes d'Astrakan, de Kazan, de Géorgie et



de Pologne. Outre ces témoignages de la puissance de l'empereur de Russie, le Kremlin renferme encore une collection assez curieuse d'armures et de bijoux.

Nous terminerons cette série d'articles, mesdemoiselles, en empruntant à M. de Custine le récit d'un des épisodes qui signalèrent la révolte survenue en 1839, dans une province de l'empire; ce récit complètera les instructions que nous avons puisées dans cet ouvrage, sur les mœurs et l'existence du peuple russe.

« Les domaines du prince \*\*\* étaient gouvernés par un intendant nommé Thélénef, homme dur et cruel. Les serfs de ces domaines, afin d'échapper aux mauvais traitements auxquels les exposait chaque jour la barbarie de cet homme, envoyèrent des députés à l'empereur pour le supplier de les acheter. Nicolas les reçut très-bien; cependant il ne voulut pas accueillir leur demande. « Je ne puis, leur dit-il, acheter toute la Russie; mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre : si cela ne dépendait que de moi, les Russes jouiraient dès à présent de l'indépendance que je leur souhaite, et que je travaille de toutes mes forces à leur procurer dans l'avenir. »

Les députés reviennent dans leurs foyers, plantent l'oriflamme, signal du retour, et parcourent le pays en criant : « Le Père veut notre délivrance; il n'aspire qu'à faire notre bonheur; ce sont donc les seigneurs et tous leurs préposés qui sont nos ennemis, et qui s'opposent aux bons desseins du Père. Vengeons-nous! vengeons l'empereur ! » Et une conspiration est ourdie et préparée dans le plus profond secret.

Thélénef avait une fille nommée Xénie, aussi douce, aussi bonne que son père était dur et impitoyable. Protectrice et conseillère des malheureux, elle avait souvent profité de l'influence qu'elle devait à la tendresse de son père pour le ramener à des voies de douceur. La nourrice de Xénie était une esclave dont le fils, nommé

Fédor, élevé au château avec la fille de l'intendant, partageait ses jeux et ses études, lorsqu'un jour (il avait alors vingt ans), chassé pour une faute légère, après avoir été frappé du knout jusqu'au sang, il se vit retomber dans l'état de servitude dont il n'était sorti quelques années que pour sentir plus douloureusement la honte de sa condition. Peu de jours après son départ du château, et le châtiment humiliant qu'il avait subi, Fédor, d'après les conseils de Xénie, qui croyait prévenir le désir de son frère de lait, épousa une esclave dont il eut bientôt un enfant; mais ni l'amour de sa femme ni les sentiments de la paternité ne purent chasser de son cœur le souvenir de l'affront qu'il avait reçu, et vaincre sa tristesse.

Cependant, enveloppé dans la conspiration, le jeune esclave eût trouvé une belle occasion de vengeance; mais loin de s'en servir, il résolut de sauver le père de Xénie, et, tandis qu'au milieu de la nuit qui devait envelopper de ses ténèbres le meurtre et le crime, il faisait cacher Thélénef dans une cabane dépendante des domaines de la cour, sa mère, la nourrice de Xénie, entraînait la jeune fille loin du château, et la conduisait dans la cabane d'un oncle de Fédor, où ce dernier ne tarda pas à rejoindre les deux fugitives.

« Tu as sauvé mon père ! s'écria Xénie dès qu'elle aperçut son frère de lait; quelle générosité ! Mais toi... tes jours sont-ils menacés ? — J'étais nommé pour marcher avec les plus jeunes et les plus braves, répondit Fédor; j'ai manqué à mon devoir, j'ai trahi la cause sainte, je mérite la mort. — Et je serais cause de ton malheur ! non, non, tu te cacheras avec moi ! — Que je vous sauve, mademoiselle, c'est tout ce que je veux ! »

Cependant tous trois étaient entrés dans la cabane. Le vieillard, oncle de Fédor, dormait enveloppé dans une peau de mouton noire, étendue sur un banc rustique. Au-dessus de sa tête, une petite lampe brûlait, suspendue devant une madone grecque.



Une bouilloire pleine d'eau chaude, une théière et quelques vases étaient restés sur la table, car les plus pauvres des Russes prennent du thé matin et soir en famille. Après avoir allumé une lampe à celle de la madone, il conduisit dans une chambre voisine, sa mère et sa sœur de lait, pour que cette dernière échangeât ses vêtements contre des vêtements plus grossiers ; ceux qu'elle portait auraient pu trahir sa fuite. Il s'assit sur la marche de l'escalier qui conduisait à cette chambre, et appuyant ses deux coudes sur ses genoux, laissa tomber sa tête dans ses mains d'un air méditatif. A peine quelques minutes s'étaient écoulées, qu'appelant sa mère à voix basse : « Éteignez votre lampe, lui dit-il, j'entends des pas... ne faites aucun mouvement. » La lumière s'éteint... au même instant la porte s'ouvre... un homme entre, couvert de sueur et de sang. « C'est toi, compère Basile ? dit Fédor en s'avançant au devant de l'étranger ; tu viens seul ? — Non pas ! un détachement de nos gens est là qui m'attend devant la porte... Pas de lumière ? — Je vais t'en donner, répond Fédor en montant les marches du petit escalier, qu'il redescend à l'instant pour aller rallumer à la lampe de la madone la lampe qu'il vient de retirer des mains tremblantes de sa mère.... Il n'avait fait qu'entr'ouvrir la porte contre laquelle les deux femmes restèrent appuyées pour mieux écouter. — Veux-tu du thé, compère ? dit Fédor. — Oui. — En voici. » Le nouveau venu se mit à vider par petites gorgées la tasse que lui a présentée Fédor.

Cet homme portait une marque de commandement sur la poitrine ; vêtu du reste comme les autres paysans, il était armé d'un sabre nu et ensanglanté ; sa barbe épaisse et rousse lui donnait un air dur que ne tempérerait nullement un regard de bête sauvage. « D'où te vient ce sabre ? demanda Fédor. — Je l'ai arraché des mains d'un officier que j'ai tué avec son arme même. Nous sommes vainqueurs ; la ville

de \*\*\* est à nous... Ah ! nous avons fait là, bombance et maison nette ! Tout ce qui n'a pas voulu se joindre à notre troupe et piller avec nous y a passé : femmes, enfants, vieillards, enfin tout !... Il y en a qu'on a fait bouillir dans la chaudière des vétérans, sur la grande place... Nous nous chauffions au même feu où cuisaient nos ennemis : c'était beau ! » Fédor ne répondit pas. « Tu ne dis rien ? tu n'as pas l'air content de notre triomphe ! — Je n'aime pas qu'on tue des femmes. — Il faut savoir se débarrasser du mauvais sang une fois pour toutes. » Fédor garda le silence. Basile avala quelques gorgées de thé. « Tu as l'air bien triste, mon fils ? C'est pourtant ton fol amour pour la fille de Thélénef qui t'a perdu. — Moi ! de l'amour pour ma sœur de lait ! y pensez-vous ? j'ai de l'amitié pour elle, sans doute, mais... — Ta... ta... ta... drôle d'amitié que la tienne !... à d'autres ! » Fédor se leva et voulut lui mettre la main sur la bouche. « Que me veux-tu donc ? Ne dirait-on pas qu'on nous écoute ! » Fédor, interdit, resta immobile ; le paysan continua : « Ce n'est pas moi qui serai ta dupe ; son père, Thélénef, n'était pas plus ta dupe que moi quand il t'a maltraité... tu sais bien ?... il te souvient de ce qu'il t'a fait avant ton mariage ? » Fédor voulut encore l'interrompre. « Ah ça, me laisseras-tu parler, oui ou non ? Tu n'as pas oublié qu'un jour il t'a fait fouetter ? c'était pour te punir, non pas de je ne sais quelle faute inventée par lui, mais de ton secret amour pour sa fille. » Fédor, dans la plus violente agitation, arpentait la chambre sans proférer un seul mot ; il se mordait les mains dans une rage impuissante. « Vous me rappelez un triste jour, compère ; parlons d'autre chose. — Je parle de ce qui me plaît, moi ; si tu ne veux pas me répondre, permis à toi ; mais je suis ton ancien, ton chef ; j'ai donc le droit de parler devant toi... et si tu dis un mot, j'ai mes hommes qui bivouaquent là-bas ; d'un coup de sifflet, je les fais venir autour de



la maison, qui ne sera pas longtemps à brûler comme un flambeau de résine... tu n'as qu'à dire?... aussi bien... patience!... » Fédor s'assit en affectant l'air le plus insouciant. « A la bonne heure!... continua Basile en grommelant entre ses dents. Ah! je te rappelle un souvenir désagréable, pas vrai?... C'est que tu l'as trop oublié, ce souvenir-là, vois-tu, mon fils! Puis, élevant la voix : Je veux te raconter ta propre histoire, ça sera drôle! tu verras au moins que je sais lire dans tes pensées... Mais, dis-moi d'abord, puisque tu n'aimais pas ta femme, pourquoi l'avoir épousée? — Je croyais l'aimer, répliqua le jeune homme embarrassé; on me disait qu'il fallait me marier... savais-je ce que j'avais dans le cœur? Je voulais complaire à la fille de Thélénef, j'étais habitué à me laisser guider par ma sœur de lait... elle a tant d'esprit! — Oui, c'est dommage... — Comment! — Je dis que c'est dommage, ce sera une perte pour le pays. — Vous pourriez?... — Nous pourrions l'exterminer tout comme les autres... Crois-tu que nous serons assez simples pour ne pas verser jusqu'à la dernière goutte du sang de Thélénef, de notre plus mortel ennemi? — Mais elle ne vous a jamais fait que du bien! — Elle est sa fille, c'est assez!... Nous enverrons le père en enfer et la fille en paradis... voilà toute la différence. — Vous ne commettrez pas une telle horreur! — Qui nous en empêchera? — Moi! — Toi, Fédor!... toi, traître!... toi, qui es mon prisonnier!... toi, qui as déserté l'armée de tes frères au moment du combat pour... » Il ne put achever. Fédor, qui depuis quelques instants, pour dernier moyen de salut, se préparait à le frapper, s'élança comme un tigre, et jusqu'au cœur lui enfonce son poignard, en même temps, qu'il étouffe un commencement de cri... le seul!... avec une pelisse qu'il trouve sous sa main; puis il se met en devoir de préparer de nouveau la fuite de Xénie; mais au moment où il passe devant le vieillard endormi, celui-ci se réveille en

sursaut. La présence de Fédor, qu'il ne reconnaît pas, la vue du sang... tout l'épouvante : « Au secours! à l'assassin! à moi! » s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, en saisissant avec force le bras de Fédor. Celui-ci n'ose frapper son oncle... et la troupe de Basile, attirée par les cris, se précipite dans la chambre et s'empare du jeune homme qu'elle entraîne. « Où me conduisez-vous? s'écrie le malheureux Fédor. — Au château, pour t'y brûler avec Thélénef... tu vois que ta trahison ne l'a pas sauvé!... on se défait de toi, nous t'observons de près. Thélénef a été suivi et saisi dans la cachette où tu l'avais placé... Vous mourrez ensemble... le château brûle déjà. »

Fédor baisse la tête sans proférer une parole, et suit ses bourreaux; il lui semble qu'en s'éloignant rapidement de la fatale cabane, il sauve encore Xénie. Six hommes portent devant lui le corps de Basile; les autres les escortent avec des torches, et tous traversent en silence les campagnes incendiées. Ici, c'est une métairie; là, une forêt, une ville entière, qui sont devenues la proie des flammes; le carnage est partout. On arrive enfin sur la place du château. L'antique manoir n'est plus qu'un immense bûcher dont la flamme s'élance jusqu'au ciel. La foule sanglante, à laquelle se joint la bande de Basile, fait cercle autour de Thélénef dont le supplice va commencer; Fédor, chargé de chaînes, est placé près du malheureux intendant... Tout à coup des cris se font entendre. « Arrêtez! arrêtez!... Je veux les voir! c'est mon père! c'est mon frère!... je veux mourir avec eux! » Et Xénie, échevelée, vient tomber expirante aux pieds de Fédor. La jeune fille, malgré les supplications de sa nourrice, s'était échappée de la cabane pour venir partager le sort de son père.

Le supplice de Thélénef commença. Il fut horrible... On lui coupa, à plusieurs reprises, les pieds et les mains, et quand ce tronc mutilé fut presque épuisé de sang, on le laissa mourir en souffletant sa face de



ses propres mains, et en étouffant les hurlements de sa bouche avec un de ses pieds.

Quand le père eut cessé de vivre, ce fut le tour de la fille. Xénie, froide et immobile, avait assisté à cet horrible spectacle... Saisie par les cheveux, elle allait être entraînée... lorsqu'à la vue du danger de sa sœur, de celle qu'il aime, Fédor, arraché à la torpeur qui l'accablait, brise ses liens, s'échappe des mains de ses gardes, et, se précipitant vers Xénie, la presse dans ses bras et la tient longtemps serrée contre son cœur; puis, la déposant sur l'herbe avec respect: « Vous ne la toucherez pas, dit-il d'un air calme aux bourreaux; Dieu a étendu sa main sur elle: elle est folle! — « Folle!... Dieu est avec elle! » répond la foule superstitieuse. On approche de la jeune fille, et l'on n'entend que ces mots: « C'est donc moi qu'il aimait! » Fédor seul comprend le sens de cette phrase, il tombe à genoux et remercie Dieu en fondant en larmes. « Elle est folle! » répètent tout bas les bourreaux en s'éloignant de Xénie avec un respect involontaire.

Depuis ce jour, la fille de Thélénéf n'a jamais cessé de redire les mêmes paroles: « C'est donc moi qu'il aimait! » Ces mots suffirent à sa vie, à son amour, que l'aveu involontaire de Fédor avait dévoilé dans son cœur.

Cependant la foule, saturée de sang, avait demandé qu'on remit le supplice de Fédor à la nuit suivante... Le lendemain, des forces considérables cernèrent le village; les plus coupables parmi les révoltés périrent sous le knout, le reste fut déporté en Sibérie; Fédor, avec sa mère et sa femme, fut forcé de suivre les habitants de son village. Xénie assistait à leur départ: la pauvre orpheline, privée de la raison, allait rester abandonnée à la merci des

étrangers. Fédor, en proie au désespoir monte sur la fatale charrette.... un cri se fait entendre à ses côtés.... sa femme tombait évanouie... un des soldats de l'escorte venait d'emporter leur enfant. « Que vas-tu faire de mon fils? s'écrie le père, ivre de douleur. — Le poser-là, sur le chemin, pour qu'on l'enterre; ne vois-tu pas qu'il est mort? — Je veux le voir!... je veux le garder avec moi! »

Le cosaque lui rend son enfant. A peine Fédor eut-il touché ce corps glacé, que ses cheveux se hérissent sur son front. Il jette les yeux autour de lui, ses regards rencontrent le regard inspiré de Xénie; il lui fait un signe; les soldats s'éloignent, respectant la pauvre insensée, qui s'avance, reçoit le corps de l'enfant des mains du père, ôte son voile, le lui donne en échange, puis pressant le petit corps dans ses bras, et chargée de son précieux fardeau, elle regarde partir le convoi qui emmène son bien-aimé frère sur la route de la Sibérie. Restée seule, elle emporta l'enfant, et se mit à jouer avec cette froide dépouille.

Le fils de Fédor n'était pas mort... Les soins, le souffle vivifiant de Xénie, peut-être sa prière, l'avaient rendu à la vie.

Une chèvre la suivait pour le nourrir, et Xénie, en berçant le petit enfant qui lui rendait son doux sourire, répétait de temps en temps ces mots, dont personne ne pouvait plus deviner le sens: « C'est donc moi qu'il aimait! »

Quelle sera la joie du pauvre exilé lorsqu'il saura que son enfant a été sauvé, et sauvé par elle! Ce miracle de tendresse ou de pitié fait vénérer aujourd'hui la pauvre fille comme une sainte par les étrangers envoyés du nord pour repeupler ces ruines abandonnées!

AYMAR DE LA PERRIÈRE.



Littérature Etrangère.

MADRIGALE.

Al peregrin già stanco  
Dolce è il lieve spirar d'auretta estiva;  
Dolce è posare il fianco  
Tra verdi ombrose piante  
Sull' erba molle al fumicello in riva;  
Grato a solingo amante  
Udir dell' usiguolo i mesti lai  
E un tranquillo mirar reggio di luna;  
Ma più gradito assai  
È a quei che vive in ira alla fortuna  
Trovare alcun che con pietà lo miri  
E piangendo risponda a' suoi sospiri.

FERRUCCI.

MADRIGAL.

Il est doux, pour le voyageur déjà fatigué,  
de respirer en été la fraîche brise du zéphir; il  
est doux de s'asseoir sous de verts ombrages, sur  
le gazon, au bord d'un ruisseau; il est agréable à  
l'amant solitaire d'entendre les chants plaintifs  
du rossignol et de contempler un paisible rayon  
de la lune; mais il est bien plus doux à l'in-  
fortuné de rencontrer une âme qui compatisse  
à sa douleur et réponde à ses soupirs par des  
larmes.

M<sup>me</sup> ÉLISA VAN-TENAC.

Éducation.

LA MATINÉE

DE

Deux Cousines.

SCÈNES DIALOGUÉES.

Deuxième scène.

M. DE MAUCONTOUR, LOUISE, NATHALIE.

On se promène dans un jardin après le déjeuner.

LOUISE. Mon oncle, voulez-vous permettre à madame Leblond de m'accompagner jusqu'au bout du village ?

M. DE MAUCONTOUR. Puis-je vous demander, ma chère nièce, pourquoi vous voulez aller au bout du village ?

LOUISE. Pour terminer une affaire importante, mon bon oncle.

M. DE MAUCONTOUR. Et l'on ne peut savoir quelle est cette affaire ?

LOUISE. Franchement, je ne voudrais pas le dire.

M. DE MAUCONTOUR. Eh bien ! franchement cela me donne une envie extrême de le savoir.

LOUISE. Vous plaisentez, mon oncle ?

M. DE MAUCONTOUR. Et si je parlais sérieusement ?

LOUISE. Je vous demanderais en grâce de me laisser mon pauvre petit secret.

NATHALIE. Et moi je le trahirai pour en finir. Sachez donc, mon père, que tout au bout du village, au pied de la montagne, est une pauvre cabane incendiée l'année qui a précédé notre arrivée dans ce pays. Les propriétaires de cette maison étaient, avant ce malheur, dans l'aisance aussi bien que les autres paysans nos voisins; à présent ils sont les plus misérables du village : le mari est devenu fou à la suite de sa ruine; la femme s'est vue contrainte d'affermier les terres qu'elle ne pouvait plus cultiver; le faible revenu qu'elle en tire suffit à peine à nourrir son mari à l'hospice; et pour elle et ses cinq enfants en bas âge elle n'a que le peu qu'elle ga-



gne en travaillant de son état de repasseuse. Louise, ayant remarqué cette pauvre femme à la porte de l'église, où elle ose à peine entrer, honteuse qu'elle est de ses haillons, a eu la pensée d'habiller de neuf toute la famille pour la fête de la Saint-Martin, qui est en même temps celle du village. Déjà hier soir elle a taillé des chemises, des jupons, des brassières; aujourd'hui elle veut aller prendre mesure des robes, des blouses, et demander, je pense, s'il y a pour l'hiver du pain assuré dans la huche de ces pauvres gens... mais tout cela se fait dans le plus grand mystère; j'ai été jusqu'à ce jour la seule confidente des bonnes œuvres de Louise.

M. DE MAUCONTOUR. Je suppose que tu t'associes à ses charités?

NATHALIE. J'aurais bien voulu l'aider pour celle-ci; mais ce matin même j'ai donné ma bourse, contenant et contenu, à un malheureux aveugle si pauvre, si pauvre!... qu'il vous aurait fait pitié, mon père.

M. DE MAUCONTOUR. Ah! mademoiselle, vous faites aussi de la bienfaisance en cachette!

LOUISE. Ne nous grondez pas, mon oncle! en divulguant le bien que l'on fait on en perd le mérite pour soi-même; et souvent on fait un mendiant de profession du pauvre digne et résigné que l'on habitue à recevoir, sans rougir, des dons offerts sans délicatesse.

M. DE MAUCONTOUR. C'est parler d'or, mon joli petit docteur. Cependant, comme les secours que tu peux distribuer seront sans doute insuffisants pour tant de besoins, je te prie de me laisser partager ta bonne œuvre; de même que je prierai Nathalie de me faire faire connaissance avec cet aveugle si pauvre, si pauvre... car nous sommes au dix du mois, et, si je ne me trompe, sa bourse devait être légère.

LOUISE. Mon oncle, puisque ma cousine m'a trahie, je puis bien être indiscrete à mon tour. Hier, Nathalie avait encore

tout son argent, et même, comme le scutateur de la fable qui demandait à son bloc de marbre: « Seras-tu Dieu ou cuvette? » elle interrogeait ses pièces de cinq francs pour savoir si elles deviendraient robe, chapeau ou ruban, lorsque au détour de l'avenue nous avons été accostées par un soldat aveugle; il revenait d'Alger, cela se voyait bien à son teint basané; il nous a fait un touchant récit de ses infortunes; il va à Paris solliciter une pension qu'on lui refuse, bien injustement; il n'a vécu que d'aumônes en route, ainsi que le pauvre enfant qui s'est dévoué à le guider. J'allais interroger ce soldat et prendre toutes sortes de précautions avant de risquer la faible offrande que je lui destinais, lorsque Nathalie, emportée par son bon cœur, m'a dit: — Partageons la charité: à toi la pauvre famille pour laquelle il faut travailler, à moi ce brave que je puis mettre à l'aise tout d'un coup. Tenez, mon pauvre homme, a-t-elle ajouté en lui donnant sa bourse, voilà soixante francs; cette petite somme, bien ménagée, peut vous conduire à Paris, et même vous aider à y attendre le résultat de vos démarches, car je ne doute pas qu'on ne vous rende promptement justice. — Je vous laisse à penser, mon oncle, la joie de l'invalidé, et par combien de bénédictions il a payé une charité si magnifique!

M. DE MAUCONTOUR. Hum! mes enfants, je crains que vous n'ayez été dupes; on ne laisse pas nos braves soldats de l'armée d'Afrique mendier leur pain en attendant les Invalides... Mais que nous veut M. le brigadier de gendarmerie?

## SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER. Votre serviteur, monsieur et mesdames, pardon et excuse de venir vous déranger... N'y a-t-il pas eu ici une bourse perdue ou volée?

LOUISE ET NATHALIE. Une bourse?

M. DE MAUCONTOUR. Contenant soixante



francs en pièces de cinq francs, toutes neuves?

LE BRIGADIER. C'est cela même, monsieur; et comme cette bourse a été trouvée dans la poche d'un forçat évadé du bagne de Toulon, nous avons pensé que le compagnon avait bien pu la soutirer de quelque poche.

NATHALIE. Ah ! mon Dieu ! le forçat aura tué le pauvre aveugle pour lui prendre l'argent que je lui avais donné !

LE BRIGADIER. Minute, mademoiselle ! Si vous avez donné votre bourse à l'aveugle, le forçat n'a pas eu la peine de la lui prendre, car c'est sous ce déguisement que nous avons arrêté le susdit forçat encore nanti de la bourse; laquelle vous pouvez faire redemander chez M. le maire.

M. DE MAUCONTOUR. Je vous remercie de cet avertissement, monsieur le brigadier; veuillez toujours aussi bien sur nous, et comptez sur la reconnaissance des habitants de cette contrée.

LE BRIGADIER. Vous êtes trop honnête, monsieur; je ne fais que mon devoir en arrêtant les malfaiteurs et en les empêchant de tromper d'honnêtes gens comme vous... quand ils ne font pas pire. Votre serviteur, monsieur et mesdames. (*Il sort.*)

NATHALIE. Quelle aventure ! Cela n'engage pas à être charitable ! avoir donné tout mon argent d'un mois à un galérien échappé de Toulon... j'en suis outrée !

M. DE MAUCONTOUR. C'est désagréable, en effet; mais lorsque le brigadier nous a joint, j'allais t'adresser quelques observations au sujet de ta prompte bienfaisance.

NATHALIE. Comment, mon père ! vous me blâmeriez d'avoir donné ma bourse à cet homme quand je le croyais vraiment malheureux ?

M. DE MAUCONTOUR. Ecoute-moi, Nathalie, je n'ai garde de vouloir gêner l'élan de ton bon cœur, et si je te voyais, comme ta cousine, choisir avec discernement les objets de ta charité, les entourer de tes soins et de ta sollicitude, Dieu sait avec

quel plaisir je prendrais part à tes bonnes œuvres, comme je t'écouterais quand tu viendrais me parler d'établissements philanthropiques, d'aliments à donner à des vieillards infirmes, d'orphelins à protéger, de veuves à secourir dans leur détresse; mais une générosité irrésistible, une boutade de sensiblerie qui fait donner tout son argent à un pauvre, aussi inconsidérément qu'on l'emploierait à l'achat d'une futilité, me semble, non pas seulement folle, mais blâmable. L'aumône, ainsi jetée, est trop souvent, comme cela est arrivé aujourd'hui, une prime accordée au mensonge, à l'effronterie, à la paresse. Au mendiant qui s'adresse à tout le monde, on doit une faible offrande, d'abord par respect pour la misère qu'il ne faut jamais rebuter, ensuite pour s'épargner à soi-même de trahir la vérité par cette phrase banale : « Je ne puis rien pour vous, » tandis qu'on a toujours un sou ou un morceau de pain à sa disposition. Mais c'est aux infortunes modestes comme celle de la pauvre protégée de Louise, qu'il faut garder des secours assez considérables pour éviter au malheureux qui les reçoit de tendre la main une seconde fois. Ainsi Nathalie, si tu le veux, nous joindrons tes soixante francs au petit trousseau préparé par Louise, et moi en vous accompagnant je verrai s'il y a quelque chose de plus à faire pour mettre cette intéressante famille à l'abri du besoin pendant cet hiver.

NATHALIE. Allons ! mon père.

LOUISE. Que vous êtes bon, mon oncle, et que je sais de gré à ma cousine d'avoir si mal gardé mon secret !

M. DE MAUCONTOUR. Holà ! mademoiselle ma nièce, est-ce que par hasard vous auriez douté de mon empressement à aider de pauvres gens ?

LOUISE. Non, mon oncle, mais je me réjouissais d'être seule à accomplir cet acte d'une bienfaisance bornée, et je ne me doutais pas qu'on doublât ce plaisir comme tous les autres... en le partageant.



M. DE MAUCONTOUR. J'aime cette franchise. Sans doute, on ne doit pas faire l'aumône avec ostentation, mais il ne faut pas non plus, en se cachant par trop strictement, priver les pauvres du bénéfice qui doit naître de l'association des personnes charitables. Seule, tu ne donnais qu'un secours d'habits, secours précaire et incomplet; nous voilà trois, nous pourrions joindre aux vêtements : du pain, des pommes de terre; peut-être donnera-t-on à tes protégés un logement plus sain et mieux clos que celui qu'ils occupent. Si, agrandissant le cercle des élus, nous appelons toute la commune à participer à nos œuvres de bienfaisance, ce ne seront plus trois ou quatre enfants que nous tirerons de la peine, ce seront tous les enfants du village que nous réunirons dans une salle d'asile, pendant que leurs parents seront aux champs, ce qui mettra ces pauvres petits à l'abri des cruels accidents auxquels ils sont exposés dans l'abandon où on les laisse, et diminuera de beaucoup les chances d'incendie : un enfant met souvent le feu à un village entier par ignorance ou par maladresse. Ce ne sera plus un malade isolé qui recevra des soins, ce seront tous les malades qui seront soignés, soit par des sœurs qui iront de l'un à l'autre prodiguer les veilles, les soins, les consolations, soit même par la fondation d'un hôpital. Voilà, ma chère enfant, quels sont les bienfaits de l'association.

LOUISE. J'en conviens, mon oncle; mais il me semble que le plaisir de la charité se perd à être ainsi partagé.

M. DE MAUCONTOUR. Ah! ma chère, c'est un sacrifice auquel il faut se résigner: on ne doit rien faire, pas même le bien, dans un sentiment égoïste. Partons!

LOUISE ET NATHALIE. Nous vous suivons.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

## L'Anneau du Fiancé.

Sur le sommet d'une des vertes collines de la vieille Allemagne s'élevait le manoir de Hohenfels, vaste édifice formé d'épaisses murailles flanquées de hautes tours, au bas desquelles coulait un fleuve aux ondes claires et rapides, qui s'en allait côtoyer de vastes et sombres forêts que l'on voyait s'étendre à l'horizon. Jadis le pont-levis de ce noble castel s'était abaissé devant maints comtes et chevaliers, maintes dames et demoiselles, lorsque ayant résolu de se choisir une sage et pieuse épouse, le baron de Hohenfels donnait joutes, castilles, pas d'armes et combats à la foule. Mais, après quelques années passées dans le calme et les douceurs d'un heureux mariage, l'humeur vagabonde et guerroyante du baron venant à se réveiller, il manda les plus braves de ses vassaux, les réunit, les arma, les équipa à ses frais, puis ayant fait ses adieux à la désolée châtelaine, à laquelle il ne laissait pour consolation qu'une petite fille nommée Berthe, à peine âgée de quatre ans, il prit la croix et s'en alla combattre en pays d'outre-mer, promettant d'être de retour avant que trois années ne fussent révolues..... mais les trois années étant révolues, son seigneur et maître ne revenant pas, et ne donnant plus de ses nouvelles, la trop sensible châtelaine se croyant veuve, avait fini par se laisser mourir de douleur, après avoir confié sa fille aux soins de la sainte abbesse d'un couvent situé dans le voisinage du manoir de Hohenfels.

C'est que le brave chevalier n'avait pas toujours rencontré la victoire en combattant contre les infidèles! Enfin, après mille dangers sur terre et sur mer, il put ramener ses vassaux décimés par le fer, par la faim, par la fatigue et par les maladies; mais il trouva son castel désert;



l'herbe commençait à pousser sur la tombe de sa fidèle épouse; sa fille ne le reconnaissait plus... et quand il contemplait les murailles de son antique manoir sillonnées par de profondes crevasses que recouvraient des plantes parasites, si une pierre s'en détachant venait tomber à ses pieds, où elle s'écrasait en poussière... il soupirait tristement en pensant qu'il avait laissé dépérir l'héritage de ses nobles aïeux.

Le baron aurait pu, ainsi que plusieurs seigneurs l'avaient fait, lever de nouvelles taxes sur les nombreux vassaux de ses domaines; mais il avait combattu et souffert avec les uns; les autres, il les avait rendus pauvres et orphelins... Il préféra diminuer ses dépenses, et, avec l'aide de Dieu, il espéra réparer les dégâts causés par sa longue absence et par les ravages du temps... Cependant le casque qui annonçait que le seigneur châtelain accordait l'hospitalité aux chevaliers, aux dames et aux damoiselles passant sur ses terres, resta toujours cloué au-dessus de la porte du castel.

Les années s'écoulèrent ainsi, et Berthe venait d'avoir quinze ans, lorsque le brave chevalier songea à lui faire quitter son pieux asile. D'ailleurs, Berthe était devenue, grâce aux soins de la digne abbesse, une damoiselle accomplie : elle excellait dans toutes sortes de pâtes et de confitures, savait filer la laine et le lin le plus fin, broder des fleurs et des fruits qu'on aurait crus cueillis dans le verger; elle chantait, en s'accompagnant sur la harpe, les poèmes des ménestrels, composait des élixirs qui rendaient la vie aux vieillards, et des baumes qui guérissaient les blessures; de plus, elle savait lire et signer son nom. Aussi fut-elle bientôt citée dans tous les manoirs de l'Allemagne comme la jeune châtelaine la plus belle, la plus sage, la plus savante, et un an s'était à peine écoulé, que le baron avait déjà reçu pour l'héritière de Hohenfels les hommages de nombreux chevaliers. Mais, selon lui, les uns n'étaient pas assez nobles pour se passer de fortune; les autres n'étaient pas

assez riches pour se passer de noblesse... Au nombre des prétendants à la main de Berthe se trouvait Hermann Landurst, chevalier inconnu, devenu depuis peu, par héritage, possesseur de puissants domaines; mais il courait d'étranges bruits sur ce seigneur : on disait que ses droits à cet héritage provenaient d'un crime... Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'Hermann Landurst rendait ses vassaux pauvres et misérables, et que ceux-ci ne le connaissaient que par ses cruautés envers eux, car nul encore n'avait vu ses traits. Ce fut de même par un message qu'Hermann Landurst fit la demande de Berthe de Hohenfels, demande que le baron avait rejetée, sans cacher à ce chevalier le mépris et la haine qu'inspirait à toute la noblesse du voisinage la mauvaise renommée qu'il s'était acquise.

Sur ces entrefaites, le sire de Hohenfels reçut du comte de Westnegen, son frère et compagnon d'armes, une lettre amicale, par laquelle il lui proposait d'unir leurs enfants, afin de resserrer, disait-il, au milieu du calme et du bonheur de la famille, les liens qu'ils avaient formés au milieu de la gloire et des périls de la guerre sainte.

« Ce n'est point parce que Raoul est  
» mien, ajoutait le comte de Westnegen,  
» mais vraiment il a force, hardiesse,  
» beauté, et nombreux amis; de plus, il est  
» courtois, franc, affable, débonnaire, éloquent, prodigue de ses biens, et sait également chasser en bois et en rivière....  
» Enfin, mon fils Raoul est chevalier par fait et accompli. Adonc, c'est dans l'espoir que vous accueillerez ma demande,  
» mon digne ami, que je vous envoie l'anneau des fiançailles pour Berthe de Hohenfels, et que j'attends en échange celui que vous voudrez m'envoyer pour Raoul de Westnegen, occupé en ce moment à guerroyer en France, et dont le retour ne pourra avoir lieu que la veille de l'Assomption, vu la très-grande distance qu'il lui faudra parcourir avant d'être en votre



» castel, où j'espère me rendre moi-même,  
» si mes blessures me le permettent. »

Et le comte finissait ainsi :

« Que Dieu vous doynt joye de la chose  
» que plus désirez. »

Le baron, heureux de trouver dans son gendre futur richesse et noblesse réunies, envoya hâtivement au comte de Westnegen l'anneau des fiançailles ; puis montant sur son plus beau palefroi, il alla annoncer aux châtelains du voisinage que le mariage de damoiselle Berthe de Hohenfels avec le chevalier Raoul de Westnegen serait célébré le jour de l'Assomption prochaine : en même temps, il ajoutait que ces seigneurs eussent à se tenir pour avertis qu'ils étaient conviés aux fêtes et festins qui auraient lieu en cette occasion. A son retour il réunit écuyers, pages, varlets et gros varlets de son manoir, à cette fin de leur apprendre la bonne nouvelle ; chargea l'aumônier de l'annoncer en chaire, et puis il vint à songer qu'il lui fallait en prévenir sa fille. L'ayant donc fait mander par un page :

« Tenez ! ma douce Berthe, dit-il en lui remettant l'anneau envoyé par le comte, portez ceci à votre doigt, car, de ce jour, vous êtes fiancée à Raoul de Westnegen ; dans deux mois, le mariage : préparez votre trousseau et vos habits de noces. » En ce moment, le cor se faisant entendre, mêlé aux cris des chiens, aux voix des chasseurs, messire de Hohenfels, après avoir baisé sa fille au front, s'en alla courir le cerf dans les forêts de ses domaines.

Que devint la pauvre Berthe à cette nouvelle inattendue ! Certainement elle savait bien qu'il lui faudrait se marier un jour ; souventes fois, pendant les longues veillées d'hiver, tandis qu'elle filait ou brodait, entourée de ses servantes, elle avait discouru avec sa nourrice sur l'étoffe et la forme de ses habits de nocce ; choisi, parmi tous les noms des saints du calendrier, le nom qu'il lui plairait donner à son fils premier-né... mais de son futur époux, il n'en avait jamais été question... elle n'y avait

jamais pensé..... Et voilà que, dans deux mois, elle allait avoir un seigneur et maître !...

Croyant entendre encore les paroles de son père, Berthe tenait avec terreur du bout de ses deux doigts l'anneau des fiançailles ; mais craignant d'être remarquée par quelque curieuse jouvencelle, elle se hâta de monter dans sa chambre, le déposa aux pieds d'une image de Notre-Dame, et se mettant dévotement à deux genoux, elle dit :

« Bonne sainte Vierge ! faites que mon époux soit pieux, équitable, vaillant et généreux ! » Elle ne dit pas : « Faites que je l'aime, faites qu'il m'aime !... » Elle le pensait !

Sa prière finie, Berthe se leva, passa en tremblant l'anneau d'or à son doigt, et comme Germaine, sa nourrice, entra, elle se jeta dans ses bras, et lui annonça tout en pleurs le changement qui allait arriver dans sa destinée.

Depuis ce jour, les chants, les fabliaux, avaient cessé aux veillées de la jeune châtelaine, et ses servantes taillaient ou cousaient en silence, assises à ses côtés. Berthe, minée par l'inquiétude et par la crainte, pâlisait, maigrissait à vue d'œil, si bien que le baron, à travers son bonheur et sa joie, s'en aperçut avec chagrin ; car l'idée ne lui était pas venue que le consentement de Berthe fût nécessaire à ce mariage ; en damoiselle sage et bien apprise, ne devait-elle pas accepter l'époux qu'il lui avait choisi ? Cependant, le bon chevalier, voulant distraire sa fille et la consoler en même temps, se mit à lui lire un des passages de la seconde missive qu'il venait de recevoir du comte de Westnegen.

« Moult serez étonné, mon brave ami,  
» disait le vieux seigneur, quand verrez  
» l'héritier de ma noble maison ; car il a  
» même voix, mêmes traits, même taille,  
» que votre frère d'armes et croirez le re-  
» voir au temps de sa verte jeunesse. »

Et, ajouta le baron, il faisait beau voir le



chevalier de Westnegen lorsque, chevauchant par monts et par vaux, il parcourait l'Allemagne pour défendre les manants, les veuves et les orphelins opprimés, ou bien lorsque, vainqueur dans un tournoi, il s'avancait humblement devant la reine du camp, mettait un genou en terre, et levait la visière de son casque. Alors les nobles dames s'avançaient hors de leur estrade pour le mieux regarder, disant que « c'était bien fait, que le dieu Mars devait donner victoire à chevalier si beau, si courtois, si vaillant ; » et toutes les damoiselles l'auraient désiré pour époux, lorsqu'il allait ensuite déposer sur l'autel de Notre-Dame le prix du combat qu'il venait si glorieusement de remporter.

« Quant à Raoul, continua le baron, il a pris pour devise : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne fortignes*. N'aie donc pas peur, ma douce Berthe : au sortir de page, son père l'a envoyé dans le pays de France, pour y apprendre l'office d'écuyer ; et là, en même temps, on lui a enseigné l'amour de Dieu et des dames... N'aie donc pas peur, ma douce Berthe ; tu seras heureuse et honorée comme tu le mérites. »

La tête baissée sur sa poitrine, la jeune châtelaine avait écouté avidement ces consolantes paroles :

« Grand merci ! monseigneur, » dit-elle dès que le baron eut cessé de parler.

Puis, pour cacher la rougeur qui commençait déjà à revenir sur ses joues, ayant appuyé ses lèvres sur la main du sire de Hohenfels, elle se retira précipitamment dans sa chambre pour s'agenouiller encore devant l'image de la Vierge ; mais cette fois, Berthe ne lui demanda plus rien ; elle la remercia avec tout son cœur de l'époux qu'elle lui avait accordé, se releva gaiement ; et le soir, à la veillée, elle se mit à chanter ses plus jolies chansons, à raconter ses plus longues légendes, tandis que ses servantes, qui n'avaient pas plus compris sa tristesse qu'elles ne comprenaient sa gaieté, con-

XII.

tentes de ce changement, se réjouissaient avec leur jeune châtelaine.

Les vassaux aussi se réjouissaient, non des largesses qui allaient pleuvoir sur eux le jour du mariage, mais du bonheur de leur damoiselle, car ils l'aimaient pour tous les biens qu'ils en avaient reçus. Étaient-ils moribonds, elle venait prier auprès d'eux ; étaient-ils blessés, elle savait des mots qui adoucissaient leurs souffrances ; avaient-ils un nouveau-né, elle leur apportait une layette ; éprouvaient-ils un de ces fléaux que les hommes ne peuvent éviter : le feu du ciel, l'inondation, la grêle... elle allait de chaumière en chaumière, vidant tout l'or et tout l'argent de son escarcelle ; et de retour au manoir, elle faisait si bien que, pour lui plaire, l'intendant diminuait la taxe. Pendant les hivers rigoureux, elle obtenait à ces pauvres gens la permission de couper du bois dans la forêt ; pendant les années de disette, elle leur faisait distribuer du blé de la réserve du castel.... enfin, il ne se passait pas de jour qu'on ne rencontrât Berthe accompagnée de sa nourrice, se rendant du manoir de Hohenfels aux chaumières de ses vassaux... Jamais elle n'avait fait de mauvaise rencontre sur les grands chemins, lorsqu'un matin un chevalier monté sur un destrier noir, la visière baissée, sortit subitement du bois, s'avança au-devant d'elle, s'arrêta... puis, après l'avoir quelque temps considérée en silence, lui laissa le passage libre, se rejeta dans le bois et disparut. Berthe effrayée courut jusqu'à ce qu'elle eût atteint les murailles du manoir ; là, protégée par les sentinelles, elle attendit que sa nourrice vint la rejoindre, et lui fit promettre de ne point parler de cette aventure, dans la crainte que monseigneur, redoutant pour elle quelque danger, ne la privât de sa plus douce jouissance, celle de s'entendre bénir par ses pauvres vassaux.

Cependant les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent : la veille de l'Assomption était arrivée. Dès matin, le soleil



dardait ses chauds rayons; le ciel déployait son manteau bleu foncé; à l'horizon se groupaient des nuages blancs comme neige. Le chapelain, aidé par les jouvencelles du manoir, avait fait parer l'autel des plus riches guipures; le baron, bien qu'il eût reçu une missive qui lui annonçait que le comte de Westnegen ne pourrait assister aux noces, surveillait gaiement les préparatifs du festin destiné à la réception de son gendre, et à celle des seigneurs du voisinage. Déjà, par ses ordres, des chasseurs avaient parcouru les forêts; des pêcheurs avaient troublé les eaux, et les forêts et les eaux avaient fourni leur généreux tribut; les vins sortaient des celliers; les buffets se couvraient de viandes froides et de pâtisseries; les varlets se pressaient, se poussaient, s'entrechoquaient dans leurs occupations respectives; le cor suspendu au pont-levis annonçait l'arrivée des invités, suivis de leurs écuyers, de leurs pages.

Berthe avait salué ce beau jour avec une pieuse reconnaissance. Après avoir paré l'image de Notre-Dame et renouvelé sa couronne de blanches roses, elle était allée embrasser son père et lui choisir ses vêtements de fête; puis elle avait entendu dévotement la messe, et, remontée dans sa chambre, elle s'était laissée parer par sa nourrice; mais, au lieu de se mirer dans son brillant et poli trumeau de Venise, elle s'était approchée d'un balcon qui donnait sur la route de France; là, elle tenait fixés ses regards... mais elle ne voyait pas venir son fiancé!

Cependant l'heure du festin avait sonné, et Raoul de Westnegen n'était pas arrivé encore. Le baron ne se donnait plus la peine de cacher sa mauvaise humeur; les convives, embarrassés, n'osaient se regarder entre eux; Berthe pâle, fatiguée des émotions causées par l'attente, se tenait toujours, le cou tendu, appuyée sur le balcon, lorsque son père lui envoya l'ordre de descendre dans la salle du banquet.

« Allons, mon enfant, du courage! lui

dit Germaine: il n'est pas bon que des étrangers voient ce qui se passe dans votre cœur.

— Oh! nourrice, il est arrivé malheur à celui qui doit devenir mon époux!... Regarde mon anneau de fiancée.. il ne tient presque plus à mon doigt... » Elle lui montra sa petite main blanche maigrie par une journée passée dans les angoisses de la crainte et de l'espérance.

« Prions Dieu que ce malheur puisse se réparer! ne vous laissez pas abattre, damoiselle; reprenez votre dignité.

— Ainsi ferai-je, ma mie.

— N'affligez pas monseigneur votre père.

— Je te le promets, ma mie. »

Berthe jeta un long et suppliant regard sur l'image de la mère du Christ, puis descendit calme et grave auprès du baron.

Il venait de donner l'ordre à l'un de ses écuyers de monter sur la tour qui dominait la route de France, et de le prévenir dès qu'il apercevrait le nuage de poussière, indice de l'approche des cavaliers. Une heure d'attente s'écoula encore; heure bien longue!... Enfin, l'écuyer accourut annoncer qu'un chevalier et sa suite venaient de déboucher de la forêt.

« C'est lui! s'écria le sire de Hohenfels, rejetant bien loin sa mauvaise humeur, et frappant joyeusement ses deux mains l'une dans l'autre; c'est Raoul de Westnegen! c'est mon gendre! »

Berthe, pour cacher son émotion, s'était couvert la figure de son voile, et comme ses genoux tremblaient, elle s'appuya sur le bras de Germaine.

« Rassurez-vous, mon enfant, lui dit tout bas sa nourrice; ce jeune chevalier serait bien difficile s'il ne vous trouvait la plus sage et la mieux apprise de toutes les nobles damoiselles de votre âge, et toutes les nobles damoiselles, quand elles sont sages et bien apprises, trouvent toujours aimable et beau l'époux qui leur est destiné.

— Tu crois que je lui plairai?... qu'il me plaira, nourrice?...

— J'en suis sûre, damoiselle.



— Ah ! tant mieux, ma mie ! »

Le sire de Hohenfels, suivi de ses hôtes, s'était dirigé vers le perron de la cour d'honneur. En ce moment, le cor retentit, le pont-levis s'abaissa, et un chevalier, dont le casque était orné d'une longue plume noire, entra, suivi de nombreux écuyers, qui tous avaient plutôt l'air de sortir d'un combat que de venir à une noce, tant leurs armes étaient brisées et souillées de sang, leurs chevaux couverts d'écume et de poussière. Le chevalier sautant à terre abandonna à un page les rênes de son noir destrier, et s'avancant au-devant du baron :

« Permettez, messire, lui dit-il, que Raoul, fils de votre frère et compagnon d'armes, le comte de Westnegen, vienne réclamer l'exécution de la promesse que vous lui avez faite.

— Par monseigneur saint Georges !.... mon gendre !... répondit en hésitant le vieux chevalier, tout en le regardant avec surprise, m'est avis que vous n'arrivez guère hâtivement ; mais de reproches, ce n'est ni le moment ni le lieu... A table ! et la coupe à la main, vous nous expliquerez votre conduite qui, j'en ai la croyance, est loyale et courtoise... »

Le chevalier à la longue plume noire allait sans doute répondre ; mais le sire de Hohenfels, faisant signe à ses hôtes de le suivre, les ramena dans la salle du festin.

« Par la mort-Dieu ! » se disait le baron en regardant du coin de l'œil son gendre qui cheminait à ses côtés, « ou la glace de l'âge a éteint mes souvenirs, ou mon vieil ami est grandement aveuglé par la tendresse paternelle ! »

Entourée de ses filles d'honneur, Berthe était près du chapelain, lorsque le sire de Hohenfels, tenant par la main son gendre futur, le conduisit devant elle. Le chevalier, ayant plié un genou en terre, ôta l'anneau qu'il avait reçu comme fiancé, le présenta à la jeune châtelaine, et le remit fidèlement à son doigt ; puis les écuyers ayant

donné à laver, chacun se mit à table, dès que Berthe, qui n'osait lever les yeux, se fut assise entre son père et son futur époux.

Le chapelain ayant dit le *Benedicite*, les convives se mirent à satisfaire leur appétit excité par l'heure avancée, ainsi que par l'odeur et la vue des plats succulents qui surchargeaient la table. Après un moment de silence que troublait seul le bruit des fourchettes et des brocs d'où coulait le vin du Rhin, silence que le sire de Hohenfels crut devoir respecter, il s'adressa ainsi au chevalier à la plume noire :

« Maintenant, mon gendre, expliquez-nous les motifs de votre venue si tardive ; nous ne demandons pas mieux que de vous absoudre, et nous vous écouterons volontiers. »

Le chevalier releva effrontément la tête, promena ses regards à droite et à gauche comme pour commander l'attention de ses auditeurs, puis, d'un ton emphatique et déclamatoire, il dit :

« L'astre des nuits planait encore au-dessus des forêts ; l'oiseau lugubre sifflait encore son cri de mort sur l'arbre du cimetière, lorsque, suivi de mes fidèles écuyers, je quittai la dernière hôtellerie où j'avais pris quelque repos après ma sortie du pays de France, et, dans mon empressement de voir ma belle fiancée, j'étais jaloux du vent, j'étais jaloux des nuages qui devançaient mon destrier noir.... lorsque ce matin, au détour d'un bois épais, j'aperçus une troupe de Bohémiens armés, qui, dans l'espoir sans doute de s'emparer de mes richesses, s'élançaient sur moi à l'improviste. Aussitôt mes écuyers m'entourèrent, et soutinrent d'abord faiblement le choc, car ils avaient contre eux le nombre ; mais, comme ils avaient pour eux la bonne cause et le courage, la victoire devenait incertaine, lorsque, criant ma devise : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forlignes !* je renverse tout ce qui m'entoure, et, cherchant de l'œil le chef des Bohémiens, je me précipite à sa ren-



contre. Alors nous commençons un combat qui devait être décisif : avec une nouvelle fureur, nous joignons nos épées ; le fer croise le fer qui lance l'étincelle ; nos haches frappent et brisent casques et cuirasses ; nos coursiers s'affrontent, se combattent et se mordent... Enfin je saute pied à terre, m'élance d'un bond sur le cheval du Bohémien ; puis, saisissant ma dague, je l'enfonce dans le cœur du mécréant, qui tombe et m'entraîne avec lui.... mais me dégageant avec adresse, je remonte sur mon destrier, et tandis qu'entouré de ses complices le brigand se roulait dans la poussière et mourait en vomissant d'horribles imprécations qui se mêlaient aux flots de son sang noir ; je n'oublie pas que je suis attendu au manoir de Hohenfels, j'abandonne mes fidèles écuyers blessés ou morts ; alors, suivi de ceux qui ont survécu, j'accours.. et j'estime qu'une telle excuse me vaudra l'indulgence de messire de Hohenfels et le pardon de ma belle fiancée.

— Vous êtes vaillant et fidèle ! mon gendre ! s'écria le vieux chevalier ; Berthe et moi, nous vous accordons de grand cœur indulgence et pardon. »

Pendant le récit du chevalier à la plume noire, Berthe, qui n'avait encore osé le regarder, leva sur lui les yeux... Hélas ! elle les abaissa bien vite sur son assiette ! Ce n'était pas là l'époux dont son père lui avait fait le portrait ! l'époux dont elle remerciait Notre-Dame ! Celui-ci avait un front rétréci, au-dessus duquel se hérissait une chevelure rousse et rude ; ses yeux louches et profondément enfoncés étaient abrités par d'épais sourcils ; son col court, son corps trapu, ses mains difformes et les coins de sa bouche semblables aux coins du bec d'un oiseau de proie, complétaient l'ensemble de cet époux qu'il lui fallait aimer et honorer... Elle pleurait tout bas, la pauvre fiancée, tandis que les écuyers découpaient les viandes, que les pages faisaient circuler les brocs, et que chaque convive racontait tour à tour quelque com-

bat merveilleux dans lequel lui aussi avait été vainqueur.

La nourrice, qui s'était placée derrière le siège de Berthe, se penchant vers son oreille murmura :

« On vous regarde, damoiselle. »

Et Berthe retint ses larmes. Mais dès que le chapelain eut dit les Grâces ; que le festin fut terminé, profitant du tumulte qui se fait quand les écuyers donnent à laver, la fiancée se glissa hors de la salle du festin, et se réfugia dans sa chambre : là, suffoquée par la douleur, elle alla se jeter sur sa couche en pleurant.

« Ah ! ma mie ! disait-elle avec désespoir à sa nourrice qui l'avait suivie, jamais je ne pourrai aimer cet époux ! jamais je ne pourrai lui ôter son heaume, sa cuirasse, ses armes, lorsqu'il reviendra d'un tournoi ou d'une expédition de guerre ; et s'il était blessé, pour soigner ses plaies, pour panser ses blessures, il me faudrait trop de charité chrétienne, car il me fait peur ; il a l'air si méchant !... Ah ! tu as beau dire... jamais je ne pourrai l'aimer !

— Cependant il est brave, et ce combat le prouve, mon enfant.

— Non, ma mie ; un vrai chevalier doit férir haut et parler bas ; celui-ci aurait autant de puissance que le roi Alexandre, autant de sagesse que le roi Salomon, et autant de bravoure que le preux Hector de Troie... que son orgueil effacerait tout ! D'ailleurs, as-tu remarqué, nourrice, que, dans son récit il n'a jamais proféré le nom de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, ni d'aucun des saints du paradis ? Non, nourrice, je n'ai ni créance ni fiancée en lui. O monseigneur et honoré père ! vous qui êtes si bon, vous qui aimez tant votre Berthe, pourquoi lui avez-vous donc fait une vie si dure et si amère ?

— Allons, chère damoiselle, priez ! la prière vous donnera consolation.

— Je ne peux, nourrice ; j'ai trop de douleur dans le cœur !.... je voudrais mourir !.... »



En ce moment, un page vint chercher Berthe : son père la demandait. Il lui fallut sécher ses larmes et obéir à cet ordre. La triste fiancée descendit lentement, accompagnée de Germaine, et alla rejoindre les invités réunis dans la salle d'honneur. Le soir était venu. Après de joyeux passe-temps, celui qui savait une chanson la chanta; celui qui savait un fabliau le raconta; puis le baron ayant fait circuler à la ronde les dragées et les confitures, le claret et l'hypocras, les écuyers conduisirent chaque hôte dans la chambre qui lui était destinée.

Pendant cette soirée qui parut bien longue à la désolée châtelaine, elle eut à soutenir les regards curieux des jeunes seigneurs que le baron avait refusés pour gendres; les regards louches du chevalier à la plume noire, dont la gaieté bruyante semblait vouloir narguer la morne tristesse de sa fiancée; et ce qui faisait à Berthe et du mal et du bien, les regards piteux que lui jetait à la dérobée le sire de Hohenfels; car le digne baron s'apercevait, mais trop tard, que ce Raoul de Westnegen n'était pas celui qu'il avait promis à sa fille. Aussi quand, selon son habitude de chaque soir, elle vint lui présenter son front à baiser, il la serra bien plus tendrement sur son cœur, comme s'il avait un pardon à lui demander.

Revenue dans sa chambre, et libre enfin de pleurer, Berthe ne s'en fit faute.

« Allez prendre du repos pour demain, mon enfant, lui dit sa nourrice, roulant les beaux cheveux de sa fille de lait; pour demain, le grand jour... vous en aurez besoin!

— Je ne le verrai pas, ce jour, nourrice, puisque je t'ai dit que je voulais mourir!

— Et qui donc, si vous mourez, sourira à monseigneur, lorsqu'il s'éveillera? Qui donc essuyera son front au retour de la chasse? Qui donc lui préparera son vin chaud? Qui donc lui lira ses prières avant l'heure du repos? Qui donc fermera ses paupières, lors du repos éternel, si sa

filles n'est là à cette fin? Pauvre vieillard! Qui donc l'aimera, si ce n'est sa fille?

— Oh! oui! qui donc l'aimera comme je l'aimais? dit Berthe en sanglotant.

— Allons, damoiselle, faites votre prière; cela vous donnera le courage qui vous manque. Si jeune encore, vous ne connaissez que le bonheur d'être heureuse en suivant vos faciles devoirs... vous verrez qu'il y a aussi du bonheur à être malheureuse!

— Tu crois, nourrice?... Allons! que Notre-Dame me soit en aide! Je vais passer ma nuit en prières... laisse-moi, ma mie.»

Et se mettant à deux genoux devant l'image de la Vierge, Berthe appuya sa tête sur son prie-Dieu.

Mais, au lieu de s'éloigner, la bonne Germaine se glissa dans la ruelle du lit de sa fille de lait, pour veiller sur elle durant cette nuit bien longue!... Et quand l'écuyer fit sa ronde accoutumée dans le castel, il n'entendit que la girouette qui criait sur les toits aigus, et ne vit qu'une lumière... celle de la chambre de la jeune fiancée.

Le lendemain, l'aube blanchissait à peine l'horizon, que la cloche de la chapelle de Hohenfels sonna pour annoncer la fête de l'Assomption. Berthe, les yeux gonflés et rouges, les joues pâles, se leva de son prie-Dieu et tendit ses bras à sa nourrice, qui sortait de la ruelle du lit.

« Je te savais là, ma mie, lui dit la jeune chatelaine; je t'avais entendue pleurer.

— Eh bien, mon enfant, quelle bonne pensée madame la Vierge vous a-t-elle envoyée?

— Celle de vivre pour obéir à mon bien-aimé père; et depuis que j'y suis résolue, je sens, nourrice, que tu avais raison... il y a aussi du bonheur à être malheureuse; car je prie Dieu, la Vierge et tous les saints avec plus de confiance, et maintenant, tu le vois, je ne pleure plus... je suis calme... seulement, au fond du cœur, je me plains... je me regrette.... il me semble que je m'aime. comme s'il y avait en moi une sœur... une amie...



— C'est bien, damoiselle !... Songeons à cette heure qu'il vous faut être belle et parée.

Tandis que la nourrice lui déroulait les boucles de ses beaux cheveux :

« Sais-tu ce qui me donne encore résignation ? lui dit Berthe, regardant encore par la fenêtre, comme si elle eût attendu un autre fiancé ; c'est que le soleil s'est caché sous d'épais nuages ; que ces nuages tombent en grosses gouttes de pluie ; que les petits oiseaux, au lieu de chanter, se cachent... Notre-Dame n'a pas voulu que le jour de sa fête fût un beau jour, à cette fin de ne pas m'affliger... Une telle sympathie m'est bien douce !... Oui, tu as raison, il y a du bonheur à être malheureuse !... Je voudrais recevoir la bénédiction de mon bien-aimé père ; ma mie, fais demander à monseigneur si sa fille peut se rendre auprès de lui. »

Le baron de Hohenfels avait fait de tardives réflexions, lorsque, retiré dans sa chambre, il cessa d'être sous l'enivrement des gaies paroles, de la succulente chère et du bon vin.

« Mais aussi, se disait-il, qui aurait pu s'attendre à une telle différence ?..... Du reste, mon gendre est riche, noble et brave.... sa femme s'y fera.... D'ailleurs, tout considéré et avisé, j'ai promis par la foi de mon corps et en loyal chevalier.... C'est égal, ajoutait-il, j'ai eu tort de faire à ma douce Berthe un portrait si flatté de Raoul de Westnegen. »

Le vieux châtelain reçut sa fille les bras ouverts, la serra tendrement sur sa poitrine, plus tendrement que jamais il eût fait ; puis, sans oser la regarder (car il avait aperçu sa pâleur), il la conduisit dans la salle où se trouvaient le chevalier à la plume noire et les seigneurs invités. En ce moment, la cloche de la chapelle annonça que le prêtre était prêt pour la cérémonie du mariage. Le cortège se mit en marche, et passa au milieu d'une haie formée des écuyers, des varlets et des servantes du manoir.

« Monseigneur ne paraît qu'à demi content, se disaient-ils tout bas entre eux. — Notre jeune châtelaine a la tête bien basse. — Il n'y a que le fiancé qui ait un air de contentement. — Encore, j'estime que ce contentement n'est pas de bon aloi.... on voit plus de haine que d'amitié dans les regards qu'il jette sur monseigneur et sur ses hôtes. — Je plains la douce et gentille châtelaine. — Que Notre-Seigneur et Notre-Dame la protègent ! — Amen ! »

En entrant dans la chapelle, le chevalier à la plume noire levant résolument la tête, alla prendre la main de la tremblante Berthe, et la conduisit devant l'autel. Les futurs époux s'agenouillèrent sur les coussins qui leur étaient destinés. Le chapelain, après avoir présenté le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles, prononçait les paroles qui consacrent le mariage, lorsqu'on entendit au dehors une sourde rumeur... et aussitôt, un jeune chevalier se fraya un passage à travers la foule des vassaux se pressant à la porte de la chapelle. Ce jeune chevalier était pâle ; ses cheveux, ses vêtements en désordre étaient souillés de sang et de boue.

« Arrêtez ! s'écria-t-il d'une voix émue par la crainte et par la colère, arrêtez ! Cet homme est Hermann Landurst ! »

A ce nom, Berthe jette un cri et tombe évanouie dans les bras de sa nourrice. Le sire de Hohenfels met la main sur la poignée de sa dague et regarde avec méfiance le chevalier à la plume noire. Les seigneurs invités murmurent contre lui de sourdes menaces... C'est qu'à la vue du jeune chevalier, le futur époux avait affreusement pâli... Cependant, se remettant de son trouble et s'avançant au devant de l'étranger :

« Tu mens ! lui dit-il ; je suis Raoul de Westnegen. Et toi !... je ne sais qui tu es ! »

— Tu ne sais qui je suis ! reprend avec mépris le jeune chevalier ; as-tu donc oublié qu'hier, après m'avoir traitreusement



attaqué, toi et les tiens; après avoir tué mes écuyers fidèles, me croyant mort, tu m'as arraché du doigt mon anneau de fiancé?... Mais Notre-Dame n'a pas voulu que tu puisses accomplir ton infâme trahison.... J'arrive à temps! »

Le chevalier noir, à travers la pâleur livide qui couvrait ses traits, souriait avec rage.

« Qui donc êtes-vous? dit d'une voix tremblante d'émotion le sire de Hohenfels au jeune chevalier; votre taille, vos traits, le son de votre voix, éveillent en moi des souvenirs... »

— Je suis Raoul de Westnengen, le fils de votre frère et compagnon d'armes, le fiancé de votre fille. Pourtant, messire, vous ne me connaissez pas; et vous, ajouta-t-il en se tournant vers les seigneurs invités, vous ne connaissez ni cet homme ni moi: cet homme, parce qu'enfermé dans son castel dont il s'est emparé par un crime, il n'a jamais osé se mêler parmi vous; moi, parce que je suis parti d'Allemagne, jeune encore; je reviens du pays de France, prêt à me faire connaître... mais avant... Dieu va juger lequel, de cet homme ou de moi, est Hermanu Landurst ou Raoul de Westnengen. »

Puis, s'élançant sur le chevalier à la plume noire, il le saisit par l'épaule, l'entraîna hors de la chapelle, suivi de tous les seigneurs, curieux d'assister à ce jugement de Dieu... et le baron et sa fille restèrent seuls avec le chapelain.

« C'est lui, ô monseigneur! dit Berthe, reprenant ses sens; c'est Raoul, c'est mon vrai fiancé! »

— Oui, je le crois aussi, mon enfant,

répondit le baron; car il ressemble à mon vieil ami dans sa belle jeunesse.

— Prions Dieu pour Raoul de Westnengen, » dit le prêtre.

Tous trois se mirent à genoux devant l'autel.

Après un long et solennel silence, des cris de joie se firent entendre du dehors, et le jeune chevalier rentra précipitamment dans la chapelle.

« Messire, dit-il au baron, Hermann Landurst vient d'avouer son crime et sa lâche trahison... il est mort!... Dieu a jugé! »

— Et Dieu a bien jugé!... mon gendre! » reprit le baron, lui serrant affectueusement la main; puis il l'amena auprès de Berthe, qui avait déjà repris plus belles couleurs.

« Je dois de grands remerciements à Notre-Dame, noble damoiselle, lui dit gracieusement le jeune chevalier, pour la sainte assistance qu'elle m'a octroyée dans ce combat; car, en mourant, je perdais plus que la vie.... je vous perdais!... »

Berthe n'avait rien à répondre, que de sourire... ce qu'elle fit bien gentiment... tout en essuyant une larme.

Les seigneurs invités, les manants, les écuyers, les pages et les varlets du manoir étaient rentrés dans la chapelle.. Le baron voulut que la cérémonie du mariage fût aussitôt recommencée. Raoul et Berthe s'unirent avec joie, et, durant huit jours, ce ne furent que joutes, castilles, pas d'armes et combats à la foule, tant le sire de Hohenfels était jaloux de montrer à ses nobles voisins que son gendre était le chevalier le plus accompli, et que sa douce Berthe était la plus heureuse épousée.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## Les Deux Voyageurs et le Pommier.

### FABLE.

Sous le feuillage hospitalier  
D'un magnifique et fertile pommier,  
Deux voyageurs trouvaient une ombre bienfaisante,  
Un doux repos, et puis des fruits délicieux  
Qui calmaient leur soif dévorante.  
« Béni soit l'être, ami des mortels et des dieux,  
Dont la main à la fois et bonne et prévoyante  
Nous a donné cet arbre précieux! »  
S'écria l'un des deux. « J'admire ta simplesse,  
Interrompt son compagnon.  
Ce mortel, à tes yeux et prévoyant et bon,  
Qui nous donna, dis-tu, dans sa haute sagesse  
Cet arbre dont les fruits te paraissent si doux,  
J'en suis bien convaincu, ne pensait point à nous :  
Il le planta pour son usage. »  
« Soit, reprit le premier, plus sensible et plus sage;  
Mais envers lui gardons de nous montrer ingrats :  
De ses bienfaits ne jouissons-nous pas? »

THÉODORE LORIN.

### Revue des Théâtres

*L'Esclave du Camoëns*, opéra-comique en un acte, paroles de M. de Saint Georges, musique de M. de Flotow.

*La scène se passe dans un faubourg de Lisbonne en 1571.*

Le théâtre représente un tonnelle servant de vestibule à une hôtellerie; au fond est un grand mur au-dessus duquel on découvre la campagne.

La porte du fond s'ouvre mystérieusement. Une jeune fille portant le brillant costume d'une Gitana (1), cachée sous une cape de nuit, se glisse avec crainte dans la tonnelle, en regardant de tous côtés pour s'assurer si personne ne peut la voir.

« Le jour n'est pas encore levé, dit-elle. Grâce à la vitesse de ma course et aux dé-

tours de ce faubourg isolé, j'ai pu me dérober aux poursuites de tous ces jeunes seigneurs. Quelle nuit de triomphe! s'écrie-t-elle en regardant sa petite escarcelle, et quelleriche collecte pour l'heureuse Phœbéal! » En ce moment, José, l'hôtelier, sort de chez lui, marchant avec précaution, un bougeoir à la main; la jeune fille passe derrière lui et souffle le bougeoir. « Miséricorde! monsieur l'alguazil, s'écrie le poltron, ayez pitié de moi! — Rassure-toi! lui dit-elle en riant, c'est Griselda, l'esclave, la servante de ton hôte, dom (1) Luiz (2) de Camoëns. — En êtes-vous bien sûre?... Mais alors pourquoi m'avoir éteint ma lumière? — Pour éprouver ton courage. — Je n'en ai plus, depuis que votre illustre maître loge chez moi... un proscrit! — Silence! malheureux! — Soyez

(1) Prononcez *guitana* comme la première syllabe de *guitare*.

(1) En espagnol *don*, en portugais *dom*.

(2) Prononcez *Louize*.



tranquille! je n'ai pas envie qu'on m'entende! Les édits sont formels : Tous les bannis du Portugal qui rentreront dans le pays... punis de mort!... Tous ceux qui ne les dénonceront pas... brûlés!... Tous ceux qui leur donneront asile... pendus!... et je suis dans ces deux derniers cas... il est vrai qu'on ne peut me brûler ou me pendre qu'une fois... mais je trouve que c'est déjà beaucoup pour un seul homme. — Bannil... dit amèrement Griselda. Chassé de sa patrie... lui!... le Camoëns, dont les vers immortels sont dans toutes les bouches... dans tous les cœurs... — Le fait est qu'il n'y a pas un enfant du peuple, pas un batelier du Tage qui ne répète le virelai de *la fleur d'amour*, ou la sirvente du *pêcheur endormi*. Aussi, quand il y a un mois, vous m'avez demandé de cacher votre maître... je me suis dévoué. — N'es-tu pas bien payé de ton hospitalité? — Certainement... mais... à propos qu'allez-vous faire toutes les nuits dehors? — Qu'est-ce que ça te fait? — Ça m'est suspect... je vais de ce pas m'en expliquer avec votre maître. — José! tu n'en feras rien!... s'il connaissait la cause de mes courses nocturnes, il en mourrait de honte et de douleur... mais jure-moi de te taire. — Si je ne cours aucun danger... je me risque! — Eh bien! Camoëns serait depuis longtemps mort de misère et de faim sans les aumônes que je vais quêter pour lui. — Ah! mamzelle Griselda, voilà un dévouement!... — Dom Luiz, dans son insouciance de poète, ne prévoyait pas même la fin du petit trésor qu'il m'avait confié, lorsqu'un soir que je cherchais quelques pauvres bijoux pour les échanger contre le pain du lendemain, ces habits de la tribu bohème, dans laquelle je suis née, frappèrent mes yeux; je me rappelai les airs de mon enfance, une pensée subite me vint à l'esprit et au cœur; je revêtis ces habits, et saisissant ma guitare, je courus au Prado; la foule m'entoura... l'argent du peuple, l'or des seigneurs tombèrent à mes pieds... chaque nuit je vais ainsi recueillir

les dons que l'on me prodigue, et je m'en sers pour arracher à la pauvreté l'homme à qui le Portugal devrait élever des autels! — Comment! vous seriez Phœbéa, cette fameuse Gitana dont parle toute la ville? — Tu m'as promis le secret, et j'y compte! » dit Griselda rentrant à l'hôtellerie pour quitter son costume et préparer la collation de son maître. En ce moment on frappe à la porte; José ouvre; deux hommes entrent. L'un est un estafier, l'autre dom Sébastien, roi de Portugal, caché sous le costume d'un de ses officiers; l'estafier retourne se mettre en sentinelle au dehors, et dom Sébastien, qui a entendu chanter la Phœbéa, l'a suivie et l'a vue entrer dans l'hôtellerie, la demande à José. José répond qu'il ne tient pas de Gitana. Dom Sébastien s'emporte. « Quel est ce bruit? dit Camoëns, entrant un manuscrit à la main. — Je cherche une Gitana, répond dom Sébastien. — Il n'y a ici qu'une jeune esclave que j'ai ramenée des Grandes-Indes, de Goa; mais si votre Gitana vient en ces lieux... — Vous me la garderez... Si à mon tour je puis vous rendre service... — Peut-être! — Vous allez me conter ça. Du vin et des cigarettes, monsieur l'hôtelier? » José sort. « Voyons, mon brave, de quoi s'agit-il? dit dom Sébastien. — Vous êtes officier; si, par votre crédit, je pouvais entrer dans une des compagnies qui font la guerre en Flandre... on a des occasions... — De se distinguer, de servir son pays... son roi... — Le pays... toujours!... le roi... jamais!... Pourquoi donnerais-je mon sang à un roi qui fait si bon marché du sang de ses sujets? à un roi qui livre son pouvoir à des courtisans avides et cruels, tandis qu'il passe sa vie dans les fêtes et les orgies? — Par mes aïeux! voilà des vérités que n'entend pas tous les jours le roi de Portugal! — Tant pis pour lui! peut-être en profiterait-il!... — Vous êtes bien sévère pour notre jeune roi. Il aime les plaisirs, c'est vrai; mais il n'a que vingt ans, et il s'est assez ennuyé sous la longue tutelle du cardinal Henri, son oncle, pour



s'amuser un peu maintenant. — Et pendant qu'il s'amuse le peuple souffre. Les arrêts d'exil, de mort, rendus par Jean de Portugal, son père, le plus ombrageux des rois, frappent ses meilleurs sujets : guerriers, poètes, artistes, vivent loin de leur patrie, où le trépas les attend si l'amour du sol les y ramène... voilà le règne d'un petit-fils de Charles-Quint! — Seigneur cavalier! s'écrie dom Sébastien avec colère, remerciez le ciel que le roi ne soit pas ici... vous n'avez devant vous qu'un de ses officiers... il ne lui redira rien de ce qu'il vient d'entendre. » Pendant tout ce colloque, le pauvre José, qui a rapporté le vin et les cigarettes, tremble de tous ses membres. Par l'ordre du jeune officier, il va faire avancer la mule qui l'attend au dehors; Griselda entre portant la collation de son maître. Malgré son changement de costume, dom Sébastien la reconnaît; elle nie, elle fait la niaise... il s'éloigne... mais en conservant des soupçons qu'il se promet de vérifier plus tard. Le déjeuner de Camoëns servi, le poète est seul avec son esclave. Proscrit, misérable, jusqu'à présent il lui a caché qu'il l'aime.... cependant c'est à la douce gaieté de Griselda qu'il doit le courage de vivre et d'avoir conservé des vers inspirés par l'amour ardent de la patrie. « Pour prix des tristes jours que tu as passés près de moi, lui dit-il, je ne puis t'offrir que la liberté; Dieu te doit un meilleur avenir; va le chercher loin de moi, ma fille, et, si tu es heureuse un jour... pense au pauvre Camoëns, qui t'aura dû le peu de bonheur qu'il a goûté sur la terre. — Vous me chassez! s'écrie Griselda avec douleur, attendez donc que je ne vous sois plus bonne à rien. Jusque-là ma place est auprès de vous.... et j'y reste. » Nous sommes perdus! dit José, accourant pâle d'effroi; cet officier en s'éloignant vient de donner l'ordre à ses gens d'observer ma maison. — Monseigneur! fuyez! s'écrie Griselda. — Je reste, répond le poète avec découragement; qui s'inté-

resse au pauvre exilé?... qui l'aime?... — Mais, moi!... mon Dieu! » dit Griselda; puis se reprenant et tombant aux genoux de Camoëns, elle ajoute : « comme une pauvre esclave doit aimer et respecter son maître. » Afin de mettre Camoëns en sûreté, José sort avec Griselda; ils vont louer une barque pour traverser le Tage. Camoëns ne veut plus mourir.... il vient de découvrir l'amour de la jeune fille, il vivra heureux, mais obscur avec elle. « Que ces vers, dit-il, qui m'ont fait bannir de ma patrie périssent! » Il prend un manuscrit, va pour le brûler à une lampe restée sur la table... il entend des gondoliers chanter en chœur. « Ah! s'écrie Camoëns, ce sont mes vers! Le roi me proscrit et m'oublie, ajoute-t-il en pressant le manuscrit sur son cœur, mais le peuple se souvient de moi! » Griselda et José reviennent annoncer au poète que le batelier l'attend. « Tu veux donc encore la misère et la fuite avec moi! dit-il à son esclave, et bien, apprend... » Il allait lui avouer son amour... on frappe à la porte; Camoëns s'éloigne guidé par José, tandis que Griselda, qui le suivra plus tard, reste pour retenir les alguazils. C'est dom Sébastien! La jeune fille veut fuir... « La maison est cernée, lui dit-il, tu ne m'échapperas pas. — J'avoue que je suis Phœbéa... que me voulez-vous? répond-elle avec fermeté. — Je veux t'arracher à ton odieux état de bohémienne, payer de trésors immenses chacune de tes chansons; car je suis Sébastien, le roi de Portugal. — Ah! quelle idée! s'écrie l'esclave du Camoëns. — Parle!... ordonne!... — Ce titre de roi vous dit-il que vous avez le droit de faire grâce? — Oui, c'est le plus beau, le plus doux de mes droits. — Si je sollicitais la grâce d'un proscrit? — Par Notre-Dame del Pilar! je te l'accorderais, eût-il tiré l'épée contre notre personne. — C'est mon maître! — Eh bien! je lui accorde sa grâce, contre ta liberté. — Le voici, monseigneur, laissez-nous seuls. » Dom Sébastien s'éloigne. En effet, Camoëns n'a pu s'échapper.



« C'est le ciel qui vous ramène, lui dit Griselda, j'ai à vous demander une faveur. — Parle, mon enfant; j'ai lu dans ton cœur; et moi aussi je t'aime, je t'aime comme ce qu'il y a de plus noble, de meilleur, de plus charmant au monde! — Par pitié... ne me parlez pas ainsi... dit la bohémienne heureuse et désolée; non, vous ne m'aimez pas! une pauvre fille sans nom, sans famille... une misérable Gitana. — Et que m'importe ce que tu étais! n'es-tu pas devenue ma compagne dévouée? ta famille?... ma tendresse t'en tiendra lieu; ton nom?... ce sera le mien, le nom de Camoëns. — Ah! quel espoir!... votre nom?... mon Dieu!... j'en suis indigne.. à présent surtout; car, cette faveur que je voudrais de vous, c'est... ma liberté. — Vous l'avez refusée ce matin? dit Camoëns étonné. — Je vous conjure de me l'accorder, ajoute-t-elle d'une voix tremblante. — Eh bien! si c'est pour votre bonheur... j'y consens, dit-il, avec un douloureux effort, vous êtes libre! — Merci! monseigneur, merci! — Adieu, pour jamais! — Ah! maître!... si vous saviez!... — Pas un mot de plus... c'est le dernier ordre que vous recevrez de moi. » Griselda rentre en pleurant dans l'hôtellerie. Camoëns, qui maintenant ne tient plus à la vie, puisque personne ne l'aime, ne s'intéresse à son sort, va livrer sa tête aux alguazils, malgré José, qui craint d'être brûlé comme complice. Le roi entre, suivi de quelques seigneurs : « Où donc est-elle cette déesse de la nuit? » demande-t-il au tremblant hôtelier. Griselda se présente sous ses habits de bohémienne. — Me voilà! dit-elle à dom Sébastien, je suis libre... j'ai tenu ma promesse. — Et moi la mienne, voilà la grâce. Le nom du coupable est en blanc. — Vous allez le savoir... c'est le Camoëns. » — Devant lui son roi s'humilie, dit Sébastien, allant vers le poète, car il l'a laissé dans l'exil et dans la misère... mais on le trompait, et il te demande pardon pour avoir repoussé sur la terre étrangère celui qui sera la gloire de son règne et l'hon-

neur de son pays. — Ah! sire! comme vous faites bien oublier le passé! — Camoëns, reprend le roi, tous les trésors de mon royaume ne valent pas celui que ma main va te donner... — Sire, quel est-il? » Sébastien lui montre Griselda. Camoëns la presse sur son cœur. « Messieurs, ajoute le roi en s'adressant aux seigneurs de sa suite, prosternons-nous devant le plus grand génie du Portugal. — Ah! dit Camoëns, je retrouve le petit-fils de Charles-Quint!... mon roi! — Ton ami, » ajoute le jeune Sébastien, tendant la main au Camoëns.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### Correspondance.

Mon Dieu! ma chère, que deviendrait-on quand il n'y a ni feuilles, ni fleurs, ni prairies, ni rivières limpides, que le ciel et la terre semblent aussi crottés l'un que l'autre, si, pour se consoler de voir combien la nature est triste et laide, on n'avait pas les arts et leurs merveilles! Cette année jamais le bronze, la porcelaine, l'argent et l'or n'ont mis autant d'esprit, de grâce, de goût et de talent pour exciter notre admiration, notre envie! Ce sont des lustres en bronze doré, de la forme d'une corbeille que suspendent au plafond des guirlandes de volubilis en porcelaine; des vases, aussi en porcelaine, ornés de riches peintures, et montés sur bronze doré, d'où sortent des lampes; des pendules incrustées de médaillons de porcelaine représentant les paysages les plus délicieux; puis des sujets plus graves: la vierge Marie, que de petits anges semblent adorer en voletant autour d'elle; ou bien saint Michel terrassant le diable, d'après M. du Seigneur. Mais ce qui m'a surtout intéressé, ce sont les bronzes de M. Fratin, notre célèbre sculpteur d'animaux. Son combat de deux aigles, ses jeunes chevaux jouant dans une prairie,



sont des groupes admirables posés sur le socle d'une pendule; ses chiens sont si parfaits, que mon Darling est jaloux d'un petit levrier de bronze et grogne lorsque je dis qu'il est mignon. Cet habile sculpteur a su plier son art aux besoins matériels et artistiques de notre époque, et nous devons lui en être bien reconnaissants. Ainsi, pour candélabres, figure-toi deux lions et deux tigres au repos, entourant le pied d'un palmier, quelques singes grimpent à l'arbre, sur les branches sont des aigles, et les bougies sortent de la cime de l'arbre et du milieu des groupes de feuilles qui retombent avec grâce. Ces candélabres sont à la fois d'un effet noble, riche et gracieux. — Ou bien, figure-toi la terre sur laquelle sont éparses quelques grappes de raisin, des feuilles de vigne, une carnassière, un couteau et une poudrière. Un ours, un cerf, un loup, un lièvre, sont attachés autour d'un chêne, et leurs têtes retombent au pied de l'arbre; de distance en distance, sont suspendus, en montant vers la cime, faisans, perdreaux, canards, bécasses, jusqu'aux plus petits oiseaux victimes du chasseur; sur les branches de l'arbre, trois singes assis embouchent un cor et sonnent l'hallali... la cime et les trois cors de chasse soutiennent les bougies. Tu crois peut-être que ces bronzes d'art sont chers?... Mon Dieu! non! pas plus chers que ces stupides candélabres moitié dorés, moitié bronzés, que dans la saison des mouches, on est obligé d'envelopper d'une gaze... Comme c'est bourgeois! Ici, ma chère, *bourgeois* est pris en mauvaise part et signifie la plus complète ignorance des arts.

Les flambeaux ont encore une idée; par exemple: Trois têtes de dauphin forment la base, les queues de ce poisson fabuleux montent en s'entrelaçant pour former le flambeau, et la bougie s'élève entourée de jeunes tritons. — Un ours est assis sur son derrière; devant lui sont épars des cornets, des baguettes, des dés, tous les insignes du prestidigitateur. Cet ours tient, dans ses

deux pattes de devant, les pieds d'un tabouret; sur ce tabouret est un autre ours debout, vu de dos, qui étend ses deux pattes en guise de balancier, et porte deux bougies. Ce qui m'amuse le plus des œuvres de M. Fratin, ce sont ses ours et ses singes, seuls animaux de la création avec lesquels il se permette de plaisanter... Ainsi, un ours est coiffé d'une gracieuse marmotte, sa poitrine couverte d'un modeste fichu... Cette nouvelle espèce de leste et fringante camériste porte une bassinoire; le dessus se lève... c'est un brûle-parfums. — Un singe, la casquette sur l'oreille, porte la hotte et la lanterne du chiffonnier; dans la hotte se mettent les cigares; pour les allumer, la lanterne contient la mèche qui brûle l'esprit-de-vin que l'on a introduit dans le corps du chiffonnier, en lui soulevant sa casquette... Mais je m'arrête... Si tu veux admirer l'atelier de cet habile et spirituel sculpteur, va de ma part rue de la Ville-l'Évêque, n° 42, tu seras bien reçue.

Avoue que, depuis que nous nous connaissons, tous les arts ont progressé d'une manière vraiment miraculeuse... Regarde nos broderies ce qu'elles étaient, ce qu'elles sont devenues... de véritables peintures... Nos petits travaux... des ouvrages de fées... Ce qui me fait penser que j'ai à t'expliquer notre deuxième planche.

Le n° 1 est une manchette que l'on taille double en jaconas, en ajoutant un rempli tout autour. On coud les deux morceaux en dedans, on les retourne, on fait un point arrière sur la ligne qui entoure la manchette, puis on brode le dessin en points de chaînette.

Le n° 2 est un col qui se taille en pareille étoffe, se fait et se brode de même.

Cette manchette et ce col se montent sur une bande double de jaconas. Celle du col, haute de deux centimètres du milieu, diminue d'un centimètre arrivée aux deux extrémités. Celle de la manchette, haute d'un centimètre du milieu, diminue d'un



demi-centimètre arrivée aux deux extrémités.

Cette manchette et ce col coûtent, tout dessinés, 1 franc 50 cent. chez madame Chardin.

Le n° 3 est un coin de mouchoir dont le dessin se continue tout autour; il se brode en points de chaînette avec de la soie jaune d'or, et se festonne avec la même soie.

Ce mouchoir, tout dessiné sur belle batiste, coûte 6 francs au *Symbole de la paix*.

Le n° 4 est un entre-deux pour chemisette; il se brode sur belle mousseline.

Le n° 5 est un dessin de tapisserie pour pantoufles. Il me vient de la rue Saint-Honoré.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Le fond se fait en soie blanche.

Le n° 7 est un tour-de-tête de chez madame Seguin. Achète une petite tresse de paille large de 5 millimètres, longue de 48 centimètres, — un tout petit laiton de même longueur, que tu couds au milieu de la tresse, — 2 mètres 50 centimètres de ruban de satin large de 6 centimètres et demi. — Coupes-en un morceau d'un mètre que tu partages en deux en le coupant en biais (ce sont les brides). — Taille six morceaux longs de 8 centimètres, quatre longs de 7, quatre longs de 6 et un long de 50 centimètres; — à partir de chacune des extrémités de la paille, mesure un espace de 8 centimètres. — Prends deux des morceaux de 4 centimètres, double-les, plisse-les ensemble pour en former des boucles; couds-en une sur le laiton au haut de l'espace de 8 centimètres, de manière à ce que cette boucle remonte vers le front, et l'autre boucle de manière à ce qu'elle descende; — laisse entre les pieds de ces boucles un espace que tu remplis par deux des morceaux de 6 centimètres, dont tu formes deux boucles que tu couds dans la même direction que les deux premières. — Audessous de cette espèce de nœud, couds trois des morceaux de 8 centimètres. —

Tu fais l'autre côté du tour-de-tête — tu prends le bout long de 50 centimètres, tu le tournes en spirale autour de la tresse de paille, et tu l'arrêtes des deux côtés sous les premières boucles du haut. — Les brides, tu les couds sous les dernières boucles du bas, en enveloppant les deux extrémités de la paille.

Ton tour-de-tête ainsi fait sera plus gracieux que ce modèle, qui est un peu lourd et ne rend pas bien les deux petites boucles de 6 centimètres.

Le n° 8 est un des côtés du devant d'un fichu de dessous en organdy.

Le n° 9 la moitié du dos.

Le n° 11 est le petit col auquel se coud le fichu.

Le n° 10 est le second col que l'on coud, en le fronçant, au premier. Ce second col est formé de trois entre-deux et de bandes d'organdy; au bas de chaque entre-deux est cousue une petite dentelle à peine froncée.

Le n° 12 est ce fichu tout monté, afin que tu voies que les entre-deux sont cousus en biais; deux entre-deux bordent chaque côté du devant.

Le n° 13 est la moitié du derrière d'un kafetan pour petit garçon.

Le n° 14 est la moitié du devant.

Le n° 15 est la moitié de la manche.

Le n° 16 est le capuchon.

Le n° 17 est ce kafetan. Il se fait en mérinos gros bleu et se double en florence ponceau; les dessins de broderie s'exécutent en soutache noire. Autour des poches, du capuchon, des manches et du kafetan on fait un ourlet de mérinos gros-bleu que l'on rabat sur la doublure; sur les points de cet ourlet on coud, en dessous, une tresse formée de deux soutaches noires et d'une ponceau; sur les points de cet ourlet, on coud, en dessus, deux soutaches noires; une, deux ou trois soutaches noires sont encore cousues sur les coutures... C'est à toi de régler cela. Pour nouer le kafetan tu fais une tresse pareille à celle



qui couvre les points de l'ourlet du dessous; fais de même la cordelière qui est cousue sur la doublure, au bas du capuchon, et sert à nouer le kafetan sous le menton.

Le n° 18 est un modèle que je t'expliquerai plus bas.

Achète chez le papetier des feuilles de papier blanc, rose, bleu, comme si tu voulais faire des fleurs. — Prends des brins de paille longs de 19 centimètres. — Tu as une grosse pelotte en toile remplie de son. — Sur une soucoupe tu fais fondre de la gomme dans de l'eau chaude. — Il te faut un petit pinceau, — un moule à filet, ou un petit outil à relever les fleurs de la dentelle.

Coupe, dans la largeur du papier, de gauche à droite, une bande haute comme ce modèle n° 18 et longue de 21 centimètres, c'est-à-dire de la largeur du papier; cette bande sera double, les feuilles de papier étant doubles. — Taille une bande simple, large de 8 millimètres, longue de 39 centimètres — découpe, sans la dédoubler, ta large bande de papier, comme la partie gauche du n° 18; mets cette bande, sans la dédoubler, sur ta pelotte, prends ton moule, passe-le sur le milieu de ces petites langues de papier, et appuie de manière à les recoquiller comme la partie droite du n° 18. — A présent, prends un brin de paille, avec ton pinceau enduis de gomme une des extrémités de cette paille, place-la au milieu de la longueur de la bande n° 18, en la tenant toujours double, tourne cette bande autour de la paille; enduis de gomme la fin de cette bande et colle-la sur elle-même. — Prends la petite bande simple, colle-la au bas de la bande double, et tourne-la sur la paille jusqu'au bas où tu l'arrêteras proprement en l'enduisant de gomme.

Le n° 19 est cette allumette que tu viens d'exécuter si adroitement. On fait ces allumettes bleues, blanches, roses, et, mises dans des vases sur la cheminée, on dirait

des jacinthes... Voilà la saison de ces fleurs qui s'avance, aussi je te recommande nos allumettes.

Mais ne serait-il pas temps de penser un peu à nous? Voyons!... Est-ce que tu n'as pas quelque bal costumé? Si cela est, tu dois être bien embarrassée, car nous autres demoiselles nous ne pouvons pas prendre un costume de caractère, un costume où il faille jouer un rôle, et puis il faut trop dépenser d'argent pour un déguisement exact; ce n'est pas d'ailleurs une raison pour qu'il soit gracieux; le plus important, c'est qu'un costume convienne à notre taille, à l'air de notre figure... Par exemple, si tu as des yeux et des cheveux de jais, tu pourras te mettre en Espagnole. Pour cela, il suffit d'une robe de gros-de-Naples noir, corsage à pointe, manches Amadis, jupe raccourcie en redoublant plusieurs fois l'ourlet sur lui-même, bas de soie blanche, souliers de satin noir, sans cordons; des aiguillettes de 60 centimètres de ruban de satin rose que tu feras ferrer aux deux bouts comme un lacet, et dont tu formeras un nœud composé de deux boucles. Tu placeras ensuite ces aiguillettes une sur chaque soulier, cinq autour des entournures, seize autour du bas du corsage. Tes cheveux seront relevés très-haut sur ta tête et surmontés du plus haut peigne en écaille que tu pourras trouver; tu te placeras sur l'oreille droite une grosse rose rose, et tu jetteras carrément sur ta tête, de manière à ce qu'il retombe sur ta poitrine et sur tes épaules, un grand voile de dentelle noire, ou bien une longue écharpe, aussi de dentelle noire. N'oublie pas un éventail de papier qui fasse beaucoup de bruit en s'ouvrant et en se fermant. Si ta mère veut te prêter ses dentelles noires, couvres-en ta jupe en les fronçant à peine.

Si tu as des yeux couleurs de ceux de la Vierge, des cheveux d'or... que l'on crêpe tes cheveux, qu'on les sépare du devant sur le côté gauche, qu'on les relève derrière en chignon et qu'on les couvre d'une



profusion de poudre.... Mais avant.... achète un rond de grosse tresse de paille blanche (cela sert toujours), formes-en un petit chapeau dont le fond soit haut de 4 centimètres et le bord large de 6 centimètres; borde-le d'un velours noir large de 2 centimètres, cousu à cheval; autour du fond tourne un ruban de velours noir dont tu fais deux boucles en laissant tomber les deux bouts, l'un, long de 15, l'autre de 20 centimètres. Ce chapeau doit être placé du côté gauche, un peu sur le front, et les rubans doivent tomber à gauche. Autour du cou, un velours noir; en bracelet, un velours noir; une jupe raccourcie en gros de Naples de couleur pâle, dessus une autre jupe de couleur foncée, relevée des deux côtés, sur les hanches, par deux nœuds de velours noir; un corsage en velours noir à pointe, à manches courtes jusqu'au coude; les manches garnies de manchettes de mousseline claire, larges de 60 centimètres, hantes de 20 centimètres du côté du coude et de 10 dans la saignée, sans compter un ourlet haut de 2 centimètres. (Ces manchettes ne diminuent que du côté où elles sont cousues aux manches; elles y sont cousues à gros plis plats.) Des bas de soie blanche à coins brodés en soie de la couleur de la jupe de dessus; souliers de satin noir, ornés d'un plissé de ruban de la couleur des coins brodés. Le costume de cette petite paysanne du temps de Louis XV ne coûterait pas cher; le velours de coton est à si bon marché! et puis cela n'est pas perdu.

Quant à nos costumes ordinaires, il n'y a rien de nouveau, seulement les chapeaux sont plus petits et encore plus simples; c'était ce qu'ils pouvaient faire de mieux. — Le barège, le crêpe, le gros-de-Naples uni, blanc, bleu ou rose, se portent pour robes de bal. — A la ville, le mérinos a repris faveur. — Les corsages de nos robes sont toujours faits à dos plat, à pointe, à manches très-courtes ou à manches Amadis. — Une chose assez jolie, c'est une

robe de soie ouatée et dont le bas est piqué à losanges sur une hauteur de 20 centimètres; la pèlerine ouatée et piquée entièrement en losanges comme le bas de la jupe. — Les bonnets, les coiffures, les fleurs et les chapeaux se portent décidément sur le front. Pour tes toilettes d'hiver je te renvoie aux derniers numéros.

Je suis vraiment désolée quand tu me demandes des objets que je ne peux placer encore sur la planche de notre journal, et que tu peux m'accuser de négliger ce qui t'est utile ou agréable; et puis tu t'étonnes que je ne mette pas les adresses des différents magasins où se vendent certaines étoffes; mais les lois du timbre le défendent. Enfin, ce qui me fait le plus de peine, ce sont tes regrets de ne pouvoir exécuter ces jolis ouvrages qui en province reviendraient trop chers!... Mon Dieu! je te fais donc éprouver le supplice du roi Tantale!... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de tout arranger pour le mieux?... Voyons!

Au commencement d'une saison, réunis dans une lettre toutes tes demandes en livres, étoffes, musique, objets utiles, objets de fantaisie; envoie-moi sur la poste un bon de la somme que tu veux dépenser, et je remettrai cette lettre et ce bon à une personne sûre, qui, plus heureuse que moi, aura le temps de te satisfaire... Adieu! ne sois pas trop exigeante, rappelle-toi les proverbes: *Tout vient à point à qui sait attendre*, et *A l'impossible nul n'est tenu*.

J. J.

## Éphémérides.

### SCIENCE.

15 février 1583. *Adoption de la réforme grégorienne en France.*

La réforme grégorienne datait du mois d'octobre 1582; elle fut reçue sans difficulté en France comme en Espagne, en



Italie, en Flandre. Henri III rendit un édit pour en consacrer l'usage, et fit publier à son de trompe le nouveau calendrier, avec ordre de s'en servir désormais.

### Mosaïque.

Monseigneur le cardinal prince de Croï, archevêque de Rouen, vient de mourir; lorsque le cercueil a été déposé dans son caveau funèbre, par un antique usage, le chapeau de cardinal a été attaché à la voûte de la cathédrale, à l'aide d'un cordon, au-dessus du corps. Il doit rester dans cette position jusqu'à ce que se détachant de lui-même par vétusté, il tombe sur le cercueil.

### LES HACHES.

Un jour qu'il travaillait à une barque, un charpentier, ayant laissé tomber sa hache dans un fleuve profond, pria le génie de ces eaux de lui aider à la repêcher; car il était bien pauvre!

Le génie monta du fond du fleuve, et apporta une hache d'or.

« Ce n'est pas la mienne, » dit le charpentier.

Le génie plongea, et lui en apporta une d'argent.

« Celle-ci ne m'appartient pas non plus, » dit le pauvre.

Le génie plongea de nouveau, et lui rapporta une hache de fer dont le manche était de bois.

« C'est elle! voilà la hache que j'ai perdue! s'écria joyeusement le charpentier.

— Je vois, dit le génie, que tu es aussi véridique et honnête que tu es pauvre. Je vais te faire un présent... » et il lui donna les trois haches.

Cette histoire se répandit bientôt dans toute la contrée, et un homme se proposa

d'essayer si le génie se montrerait aussi charitable envers lui. Il laissa tomber exprès sa hache dans le fleuve, implora le secours du génie des eaux, et eut la joie de le voir monter du fond du fleuve. Alors il lui raconta sa perte d'un ton plaintif. Le génie plongea, et lui rapporta une hache d'or.

« Est-ce celle que tu cherches, mon fils? lui demanda-t-il.

— Oui, oui, c'est elle! répondit le menteur, tendant le bras pour s'en emparer.

— Halte-là! dit le génie courroucé. Est-ce que tu crois pouvoir tromper celui qui voit les pensées les plus secrètes de ton cœur?... Pour te punir de ton mensonge et de ta cupidité, je veux qu'au lieu de gagner une hache d'or, tu perdes celle qui t'appartenait. »

Et cet homme fut obligé de s'en aller sans sa hache de fer.

Déjà dans ce monde-ci nous récoltons les mauvais fruits de nos mensonges.

(Imité de l'allemand.) JOST.

Les tournois sont un plaisir guerrier d'origine française. Geoffroy, seigneur de Preuilly, vers l'an 1066, posa les règles des tournois. Ce n'était qu'un jeu, on ne devait employer que des armes émoussées, des juges devaient y veiller; ils mesuraient les lances et les autres armes, et examinaient surtout si les chevaliers n'étaient pas attachés sur leur selle. Cependant il arrivait fréquemment des malheurs, car la haine et la jalousie des tournoyants rendait les précautions vaines. Les papes en prirent occasion pour proscrire des plaisirs si dangereux, et pour excommunier ceux qui y prenaient part; mais on bravait l'anathème pour remporter le prix et le mettre aux pieds de sa dame.

(Pierre l'Ermite.) HENRI PRAT.